MADAME AUBERT

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Impérial de l'Odéon, le 13 mars 1865

A

ÉDOUARD-HENRY-LUCIEN PLOUVIER

E. P.

17 Mars 1865.

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

MADAME AUBERT

DRAME EN QUATRE ACTES

EN PROSE

PAR

ÉDOUARD PLOUVIER





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865



PERSONNAGES

LE MARQUIS DE SAINT-GÉRY (1er rôle)	MM. TISSERANT.
BERTIN, notaire (2me 1er rôle, père noble). . .	LAUTE.
ARMAND DE SAINT-GÉRY (jeune 1er rôle)	LAROCHE.
GEORGES. . . . . (idem.) . .	VILLERAY.
DUPORT, banquier (financier).	RICHARD.
RUFFIN, domestique (2me comique).	CLERH.
MADAME AUBERT (1er rôle).	Mmes THUILLIER.
MADAME BERTIN (mère noble).	MASSON.
MADAME GRIOIS (caractère).	PICARD.
JEANNE BERTIN (ingénue).	MOSÉ.
BARBE, domestique (soubrette)	BLANC.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. Eugène PIERRON, régisseur-général de l'Odéon.

MADAME AUBERT

ACTE PREMIER

Un salon chez M. Bertin, notaire. La porte d'entrée est au fond. A gauche, au premier plan, une cheminée richement garnie, devant laquelle une causeuse est placée de manière à faire face au public. Au deuxième plan, la porte de la salle à manger ouverte. — A droite, au premier plan, un piano; au plan suivant, une porte aussi ouverte. — Au milieu du salon, un guéridon; lampes et candélabres allumés; jardinières pleines de fleurs, à droite, au premier plan, devant la croisée; deux tables au fond.)

SCÈNE PREMIÈRE

ARMAND, puis JEANNE.

(Au lever du rideau Jeanne est en train de préparer, pour le café, les tasses qui sont sur une des tables du fond. Armand paraît presque aussitôt, venant de la salle à manger.

ARMAND.

Voulez-vous me permettre de vous aider, mademoiselle ?

JEANNE.

A quoi donc, monsieur ?

ARMAND.

A disposer ces tasses sur la table autour de laquelle on va venir prendre du café.

JEANNE.

Monsieur le comte de Saint-Géry ferait cette besogne !

ARMAND.

Mais, mademoiselle... vous la faites bien !

JEANNE, le regardant.

Monsieur Armand ?

ARMAND.

Mademoiselle Jeanne ?

JEANNE.

Je suis sûre d'être une fille bien élevée ; mais, dès l'âge de dix ans, la fillette la mieux élevée sait déjà bien ce qu'on entend par faire la cour ! C'est inexplicable, mais...

ARMAND.

Mais c'est ainsi, n'est-ce pas ?... Oui, mademoiselle, c'est la Providence qui veut cela, pour mettre les femmes en garde le plus tôt possible contre les hommes qui sont de francs scélérats !

JEANNE, allant chercher les tasses.

La Providence doit faire aussi les exceptions. Eh bien ! monsieur Armand, si je ne me trompe, vous me...

ARMAND.

Vous ne vous trompez pas, mademoiselle, je vous fais ma cour.

JEANNE.

Ah !... Bien !... Oui !... mais pourquoi ?

ARMAND.

Comment pourquoi ! Jolie, gracieuse, instruite, bien élevée, riche ! vous demandez pourquoi ?

JEANNE, descendant en scène.

Sans doute ! vous êtes le comte Armand, vous ; le fils du marquis de Saint-Géry, mon très-noble parrain ! moi, je ne suis que al fille de M. Bertin, notaire.

ARMAND, avec un peu d'amertume.

Eh! mademoiselle! il est riche M. Bertin! et tout marquis et comte que nous sommes...

JEANNE, l'interrompant.

Vous êtes sans fortune... oui, c'est un des chagrins de mon père, qui a toujours été le notaire du vôtre. Mais je ne vois pas là la plus petite raison pour me faire votre cour!... Croyez-moi, rentrez dans la salle à manger; nos convives auront remarqué votre absence...

ARMAND.

Ça les soulage, mon absence! Tout ce monde qui est là est riche. Combien y a-t-il de millionnaires, là? Trois au moins? Eh bien! lorsqu'un beau dîner finit, que la digestion commence, qu'on va parler dix à la fois, et qu'on quitte sa chaise pour aller... vers sa sympathie du moment, ça ne plaît guère, la vue d'un pauvre garçon noblement râpé!... ça gêne!...

JEANNE.

Ah! monsieur Armand!

ARMAND, sans s'arrêter.

Il y a bien aussi mon charmant et excellent père, là; mais madame Bertin le place toujours à côté d'elle; il lui dit qu'elle est adorable, ce qui est vrai; elle le laisse dire, et il est content!... comme s'il avait encore cent mille livres de rente! (Continuant sur le ton de l'ironie.) Vous voyez bien, mademoiselle, que ce que je peux faire de mieux au monde à l'heure qu'il est, c'est de vous dire que vous êtes belle; et puisque vous êtes belle et riche! spirituelle et fille unique! de vous jurer que votre mari sera le plus fortuné des hommes!

JEANNE.

Et c'est là ce que vous appelez me faire votre cour! Je ne m'en serais pas doutée, si vous ne m'aviez prévenue!... Mais tant mieux! oh! tant mieux! me voilà bien plus à l'aise!... Ah! pau-

vre amour! pauvre songe des petites pensionnaires! ce n'est pas de monsieur le comte Armand que vous troublerez le sommeil!...

ARMAND, tristement.

Non, n'est-ce pas? l'amour, le songe, je ne sais pas ce que c'est! Ce n'est pas moi qui saurai jamais dire à une jeune fille bonne et candide, comme vous: (Avec beaucoup de simplicité et d'expression, en regardant d'un autre côté que Jeanne.) O mademoiselle! ayez foi en moi! Je vous aime! je vous aime du plus sincère amour!

JEANNE.

Ah! (A part.) Je crois que j'ai compris. (Haut.) Monsieur Armand, vous dites très-bien : « Mademoiselle, ayez foi en moi! » mais...

ARMAND.

Mais?

JEANNE.

Mais ce n'est pas à moi que vous savez le dire! (Elle va vers la cheminée.)

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGES, venant de la gauche.

GEORGES.

Armand, M. de Saint-Géry voudrait te parler.

ARMAND, regardant Georges et Jeanne.

Est-ce bien sûr, ça?

GEORGES, riant.

Faut-il te le signer de mon sang? (Il emmène Armand un peu à gauche à l'écart, tandis que Jeanne allant voir çà et là si tout est bien, disparaît un moment à droite. On doit par instants entendre des bruits d'argenterie et de cristaux qui viennent de la gauche en sourdine mêlés à des éclats de rire. Georges reprend d'un ton plus sérieux.) Tu as été maussade, Armand, pendant le dîner!... Nous nous trouvions pourtant au milieu d'un monde bien cordial!

ARMAND.

Ah! oui !... tu aimes tous ces gens-là, toi.

GEORGES.

D'abord, cher ami, dans ces gens-là il y a ton père, et tu sais si je l'aime et si je l'honore! j'aime aussi et je n'honore pas moins maître Bertin, qui a été un notaire... paternel pour moi, pauvre orphelin confié à sa surveillance... Comment n'aimerais-je pas madame Bertin, la belle créole, à la nonchalance pleine de charmes, à la fierté... pleine de clémence!

ARMAND, voyant que Jeanne n'est pas là.

Et mademoiselle Jeanne Bertin?

GEORGES.

J'aime aussi... non! j'adore madame Griois, la respectable aïeule de la belle notaresse, la bisaïeule de mademoiselle Jeanne; une ancêtre! plus jeune, en vérité! de cœur et de tête, que toute la tablée qu'il y avait là! et dont les défauts sont des grâces originales à soixante-quinze ans !...

ARMAND, allant au piano et s'y asseyant.

Qui vas-tu aimer encore? le banquier Duport, peut-être? ..

GEORGES, se récriant.

Non! oh!... non! il me déplaît ce million-là! (D'un ton plus sérieux.) Revenons à toi, Armand; je t'ai trouvé plus triste encore que maussade aujourd'hui!... (Plus bas, après un regard pour s'assurer qu'ils sont seuls.) Est-ce que tu aurais fait quelque petite perte au jeu? (Armand se lève.) N'oublie pas que ma bourse est à toi, et qu'en y puisant tu m'obliges. . On va faire un whist tout à l'heure, si tu...

ARMAND, se levant.

Tais-toi! merci! quand il m'est arrivé de jouer, je n'ai été que stupide; maintenant que je l'ai compris, je serais déloyal en recommençant. Non! c'est assez... je ne te ferai plus payer mes dettes de jeu; mais sois tranquille, je ne jouerai pas ma montre... et pour cause! (Il va s'asseoir sur le canapé à gauche.)

GEORGES.

Tiens, Armand... tu me caches quelque chose! Est-ce que... (S'arrêtant et à part.) Je n'ose pas lui demander s'il aime Jeanne!... (Haut.) Tu attristes mon amitié!

ARMAND, assis.

Bah!... il n'y a d'amitié qu'entre égaux.

GEORGES.

Eh! monsieur le comte, je ne connais pas mes parents... mais qui sait! je suis peut-être aussi noble que vous.

ARMAND, se levant.

Eh! quelle égalité peut-il y avoir entre toi et moi? Tu es riche et je suis si pauvre!... que pour faire mes études à Sainte-Barbe, il a fallu que mon père m'obtînt par ses relations une bourse entière... La vie t'est facile à toi, les chemins fleurissent devant tes pas, tandis que moi... (Il passe à droite.)

GEORGES, l'arrêtant.

Quelle injustice! Tu as connu ta mère, tu as pu recevoir la bénédiction de sa dernière heure... Ton père est là... tu as trouvé au collége ton meilleur ami, car je te défie d'en trouver un plus dévoué que moi...

ARMAND, lui prenant la main.

Georges!

GEORGES.

Ah! tu me rends trop lourds quelques écus... dont je suis tout honteux quand tu parles de tes misères!... Allons, je t'ai dit que ton père t'attendait... va! (Il fait passer Armand à gauche.) et saute-lui au cou pour lui demander pardon d'avoir cru son fils plus malheureux qu'un pauvre abandonné comme moi!

ARMAND, il serre la main de Georges avec émotion et se dirige vers la gauche d'un pas indécis. Revenant brusquement à Georges.

Je suis un ingrat, pardonne-moi.

GEORGES.

Mon ami !

ARMAND, brusquement.

Tiens ! j'ai envie de me faire soldat !...

GEORGES, gaîment.

Je te le défends ! (Regardant Jeanne qui reparaît.) Car je ne veux pas partir, moi ! (Armand est sorti.)

SCÈNE III

GEORGES, JEANNE.

GEORGES.

Voulez-vous me permettre de vous aider, mademoiselle ?

JEANNE.

Je le veux bien... mon Dieu ! comme les fleurs se fanent vite dans un salon ! (Passant une fleur à Georges.) Tenez, jetez cela.

GEORGES, à lui-même en prenant la fleur.

Non pas !

JEANNE.

Il est malheureux, ce soir, votre ami !...

GEORGES.

Oui, je le sens bien ! que ne donnerais-je pas pour savoir pourquoi !

JEANNE.

Je le sais, moi. Jetez cela aussi.

GEORGES, même mouvement que la première fois.

Ah ! Armand vous a donc dit...

JEANNE.

Rien.

GEORGES.

Mais vous savez...

JEANNE.

Tout.

GEORGES.

Dites m'en la moitié?

JEANNE, souriant.

Qu'est-ce que vous me donnerez?

GEORGES, avec amour.

A vous? ah! je vous ai tout donné!

JEANNE, avec un petit cri.

Ah!

GEORGES.

Jeanne?

JEANNE.

Rien! je me suis piquée... Je serai donc généreuse, je parlerai pour rien. Le comte Armand est amoureux...

GEORGES, inquiet.

Ah!... et... savez-vous s'il est aimé?

JEANNE.

Je n'en suis pas très-sûre... mais je crois que... oui.

GEORGES.

Mais alors, il serait heureux!

JEANNE.

Non, car son manque de fortune le sépare de celle qu'il aime... Et voilà ce que j'ai deviné, moi, petite fille!

GEORGES, à lui-même.

Oh! mon Dieu! Est-ce que vraiment ce serait elle que... (Haut.) Jeanne, votre pénétration ne peut parler là et se taire ici... Vous qui devinez si bien, vous devez voir que je souffre à mon tour, et

plus qu'Armand peut-être... moi qui ne sais pas si je suis aimé... Enfin... depuis quelque temps... j'ai peur!...

JEANNE, tournée vers la jardinière.

Oh! vous!... vous n'avez pas la moindre raison! pas la moindre pénétration! pas la moindre... (Lui passant une fleur.) Jetez celle-là avec les autres.

GEORGES, tremblant d'espoir.

Mais! elle est toute fraîche, cette rose blanche!... Ah! j'y vois du sang!

JEANNE.

C'est que .. c'est que je viens de me piquer... pour tout de bon!...

GEORGES.

Mais oui!... oui!... Attendez! permettez que... (Il prend le doigt saignant de Jeanne entre son mouchoir et la rose blanche ; elle le laisse faire en souriant. Madame Griois paraît au fond.)

SCÈNE IV

MADAME GRIOIS, JEANNE, GEORGES.

MADAME GRIOIS, soixante-quinze ans, les cheveux tout blancs, le teint frais, l'œil vif, l'air ouvert, la parole brusque et l'allure dégagée ; elle tient à la main en entrant une cafetière qu'elle va déposer sur la table. Parlant d'un air de triomphe.

J'ai renvoyé tous nos domestiques!

JEANNE.

Tous! Quand s'en vont-ils?

MADAME GRIOIS, de même.

Ils sont partis ; la maison est nette, vertugadin! nous voilà tranquilles!

JEANNE.

Eh bien! ma chère grande, un soir où nous avons du monde, voilà une bien bonne idée!

MADAME GRIOIS.

Nous aurons d'autres domestiques demain, ce soir... Pourvu que mon café soit bon!... Ce soir nous nous servirons nous-mêmes. Mais tu partageras ma besogne, toi, d'ici à demain; car si je compte sur ta mère qui a la migraine, elle l'a toujours, la migraine!... Ramasse-moi donc cette épingle qui est à tes pieds... Eh bien, quoi donc? qu'est-ce que tu as là... Ah! mon Dieu! du sang!

GEORGES.

Mademoiselle Jeanne s'est piquée... (Montrant la jardinière.) là.

MADAME GRIOIS.

Allons bon! Ayez-en donc, de ces bêtes de fleurs...

GEORGES.

Oh! celle-là n'avait pas de venin!

JEANNE.

Et n'aie pas peur! ce n'est pas mortellement que je suis blessée!

MADAME GRIOIS.

Blessée! moi qui allais t'envoyer prendre du sucre! Après ça... Non! il y en a assez... il y a des gens qui en mettent! qui en mettent!... et puis ça reste au fond... c'est ridicule... et c'est ruineux. — Mais voyez-vous ça! blessée!... (A part, en regardant Jeanne et Georges.) Hum! hum!... J'ai idée que c'est là qu'elle est blessée... (Elle se touche le cœur.) par la petite flèche de mon jeune temps!... (Haut.) N'est-ce pas, Jeannette?

JEANNE.

Quoi, ma grande?

MADAME GRIOIS, l'imitant.

Quoi, ma grande?... Ta grande a ses yeux de quinze ans, ma petite! et elle voit très-clair! Du reste! je veux bien, moi! (Montrant Georges.) J'ai confiance en lui.

GEORGES, joyeux.

Vraiment, madame!

JEANNE, l'embrassant.

Oh! chère grande! comme tu sais rendre justice! c'est joliment vrai que tu vois très-clair!

MADAME GRIOIS.

Mais ce n'est pas tout! je... Ça ne saigne plus, n'est-ce pas?

GEORGES.

Non... quel dommage!

MADAME GRIOIS.

Tu veux donc que tout son sang y passe, toi!... (Revenant à sa précédente idée.) Mais ce n'est pas tout! Je ne dirais pas non, moi, mais elle? elle! car je l'admire!

JEANNE.

Moi!

MADAME GRIOIS.

Non, ta mère. Elle a fini par savoir que ton brave homme de père était de souche noble... qu'il pouvait s'appeler Bertin de Briard... Et comme madame Bertin, née aux colonies, élevée en plein luxe, raffole de toutes les choses à éclat pour occuper sa non-chalance.

JEANNE.

D'abord, ma chère grande, je ne veux pas que tu dises du mal de maman!

MADAME GRIOIS.

Tais-toi donc! c'est mon bijou, ta mère; seulement, elle voudrait... Je sais ça, moi! je trouve le temps de tout savoir, en conduisant tout, car je n'ai pas la migraine, moi, et c'est heureux! qu'est-ce que la maison deviendrait sans moi?...

JEANNE.

Maman voudrait?...

MADAME GRIOIS.

Je ne te l'ai donc pas dit?... Elle voudrait, Jeanneton, te voir comtesse de Saint-Géry ! mais je suis là, et vertugadin... je... Pourvu que mon café soit bon ! (Elle va à la table.)

GEORGES, bas à Jeanne.

J'avais donc raison d'avoir peur...

JEANNE, avec force.

Non, monsieur ! vous n'avez pas raison ! (Elle va près de la jardinière à droite.)

MADAME GRIOIS.

A propos ! il faudra que demain, en cherchant des domestiques, j'aille aussi voir cette maîtresse de piano dont on m'a donné l'adresse... parce que... (A Georges.) Vous ne savez pas? j'ai congédié le professeur de Jeanne. J'en ai assez des professeurs! Misérables ! ça se penche sur leurs élèves, et avec les pauses, les silences, les soupirs, les mesures... (sans mesure, tas de pleutres !) ça leur enseigne l'usage des clefs !... et un jour, pour cachet, il leur faut une dot, à ces faquins ; parce que, à travers les croches, les doubles croches... les anicroches ! leurs élèves ont appris à faire des fugues... On vient prendre le café... pourvu qu'il soit bon ! (Elle remonte.)

SCÈNE V

LE MARQUIS DE SAINT-GÉRY, MADAME BERTIN, DUPORT, BERTIN, ARMAND, INVITÉS *.

(Le marquis entre le premier avec madame Bertin à qui il donne le bras. Il la conduit à la causeuse où elle s'étend, et il avance tout auprès un fauteuil où il s'assied. Bertin entre ensuite, continuant avec Duport, Armand et plusieurs personnes une conversation commencée.)

BERTIN.

Mais non ! mais non ! Ne croyez pas que les notaires vivent tant

* Le marquis assis à gauche sur un fauteuil, madame Bertin assise, madame Griois, Bertin, Georges, Armand.

dans la prose. Il y a tel ou tel de nos clients qui, pour nos yeux, a le front plus chargé de fatalité que les Werther et les Antony. (A Armand.) Pas vous, monsieur le comte!

DUPORT.

Pas moi, j'espère!

BERTIN, s'asseyant.

Oh! non! d'autres. Confesseurs des familles, médecins des intérêts, nous avons toujours, dans nos cartons verts, plus de romans... qu'un éditeur en vogue. On dit qu'une comédie ou un drame, ça donne bien du mal à faire: nous avons bien plus de mal, nous autres, à conclure un mariage ou à faire signer un testament... Et puis, voyez! quand les auteurs ont appelé la mort dans leur cinquième acte, ou quand ils ont marié Henriette à Léon, ils appellent ça un dénoûment, leur besogne est faite, ils s'en vont à la campagne. Pour nous, la mort n'est le plus souvent que le prologue; le drame s'ouvre sur un cercueil; et c'est quand nous avons marié Léon avec Henriette que la comédie commence.

JEANNE.

Du café, papa? (Madame Griois va près du marquis.)

BERTIN.

Donne, Jeannette. (Achevant.) Enfin! nos romans, à nous autres, sont encore plus longs que vos interminables feuilletons. Quand nous cédons nos études ils durent encore! nous cédons en même temps « *La suite à demain.* » Et c'est bien plus longtemps que les plus grands succès que nos comédies tiennent la scène, car pour nous la toile ne baisse jamais.

LE MARQUIS.

Par Saint-Georges, Bertin, vous parlez comme une gazette!

JEANNE, tout en offrant le café versé par madame Griois.

Et papa qui ne nous dit jamais rien! mais je le prierai tant qu'un soir...

BERTIN, assis.

Ne t'en avise pas, ma Jeanne! Fille de notaire, soyez discrète !

JEANNE.

Oui, papa.

MADAME GRIOIS.

Dis toujours tout ce que tu penses, Jeannette !

JEANNE.

Oui, ma grande.

MADAME BERTIN.

Ma fille, soyez comme il faut.

JEANNE.

Oui, maman.

LE MARQUIS.

Contente tes parents, ma jolie filleule...

JEANNE.

Oui, mon parrain.

LE MARQUIS, continuant.

Contente-les tous ! et l'on te donnera un beau petit ménage et au milieu... (Il regarde Armand.)

DUPORT.

Une jolie poupée! (Riant bêtement.) Ah! ah! ah!

JEANNE, lui tournant le dos.

J'aimerais mieux...

MADAME GRIOIS, passant auprès d'elle.

Tu l'auras. (Elle remonte à la cheminée en y portant la cafetière.)

LE MARQUIS, à madame Bertin.

Çà mais! il a de l'esprit à tuer un bœuf, ce banquier! et il m'interrompt!... Comment Bertin le laisse-t-il traîner comme cela dans votre salon? ce n'est pas sain !

MADAME BERTIN.

Eh! mon Dieu! mon mari et lui sont des camarades d'enfance. M. Bertin n'a pu se dispenser de placer quelques fonds chez ce Duport et... Mais parlez-moi sans m'obliger à vous répondre, marquis, j'ai une migraine... qui me met à l'agonie! (Le marquis lui parle bas.)

GEORGES, en tremblant, à Jeanne avec qui il causait à demi-voix depuis qu'elle lui a apporté du café.

Vous me permettriez donc de hasarder ma demande?

JEANNE, tremblant aussi.

Oui... mais parlez d'abord à ma mère!...

MADAME GRIOIS, qui s'occupe de tout et de tous, s'arrêtant.

Eh bien! il était bon, ce café!... (Brusquement, la main sur ses côtés.) Ah çà! mais, qu'est-ce que j'ai donc fourré dans mes poches?... (Nommant les choses qu'on la voit aveindre.) Mes clefs, des factures, du fil, mon crayon, du sucre, un clou, un livre? Quel livre?... Ah! bon! je me rappelle... oui, mais... ce n'est pas devant Jeanne que je peux... (Attirant Jeanne à elle.) Viens çà, toi! tu vas aller me chercher ma liqueur... Attends donc, Jeanne la folle! et la clef? (Elle la lui donne et ajoute quelques mots tout bas. Puis on voit sortir Jeanne.)

LE MARQUIS, à madame Bertin.

Voyez donc madame Griois! quelle santé! quelle verte allure!

MADAME GRIOIS, se retournant.

Qu'en dites-vous? à quatre-vingts ans!

MADAME BERTIN, au marquis.

Elle n'en a que soixante-quinze, vous savez!

LE MARQUIS.

La coquette!

MADAME GRIOIS.

Messieurs! messieurs nos amis! lequel de vous, s'il vous plaît, a oublié dans ce salon un livre intitulé... (Elle l'ouvre.)

DUPORT, lisant le titre par-dessus l'épaule de madame Griois.

Oh! oh! quelle imprudence! si mademoiselle Bertin eût ouvert ce volume!...

BERTIN.

Pardon! elle pouvait le trouver, mais non l'ouvrir.

MADAME GRIOIS.

Jeanne est une enfant bien élevée, monsieur! et de qui nous sommes sûrs. Elle n'aurait lu que le titre et nous aurait apporté cela.

LE MARQUIS.

Voyons-le donc, ce titre.

MADAME GRIOIS.

Les *Phrynés contemporaines!*

LE MARQUIS

Ah! fi! jetez-moi ça par la fenêtre!

GEORGES.

On n'en aura donc jamais fini avec ces malheureuses! Après tant de pièces et de romans, voilà les mémoires, les portraits, les biographies! Tout cela semble vouloir les flageller : mais elles en rient, elles en font le succès, car tout cela prouve leur puissance et la fortifie!... Et comme ceux qui crient le plus contre ces créatures continuent à les enrichir, cette espèce est en train de devenir une classe dans l'État!

DUPORT, à ceux qui sont près de lui.

Ce Grandisson-là veut donc sauver le monde!

GEORGES, frappant sur une page du volume resté ouvert.

Quel type de la Phryné, par exemple! cette Flora qu'on sait avoir ruiné M. de Saint-Géry!...

LE MARQUIS, se levant.

Oui, ma foi! Elle m'a mangé une fortune... celle que j'aurais bien dû garder : la dernière! mais quelle charmeresse!... malheureusement, elle n'était fidèle... qu'à l'infidélité! (A madame Bertin.) Mais pardon! pardon!... je tourne au shoking!...

DUPORT, plus bas, moins près de madame Bertin.

Pauvre Flora ! son cœur était la maison du bon Dieu !

GEORGES, avec colère.

Ce cœur-là ! ce cœur banal et vénal ! qui aurait pu avoir pour enseigne : « Ici on loge à la... » (Madame Griois sort par la droite.)

BERTIN.

Georges ! (Il lui prend le livre.) c'est assez ! A qui, enfin, cela?

ARMAND.

A moi. Je prie nos hôtes de recevoir mes excuses.

BERTIN.

Elles sont admises, et l'incident est clos.

MADAME BERTIN, à demi-voix.

Monsieur Armand ! (Elle fait un signe qu'Armand ne comprend pas.)

LE MARQUIS.

Je comprends, moi. (Prenant le volume et le remettant à madame Bertin.) On sait que les honnêtes femmes ont de ces curiosités-là !...

DUPORT, allant à Georges.

Je trouve, monsieur, que vous vous êtes exprimé un peu librement sur une femme que... que le souvenir m'oblige peut-être à défendre !...

LE MARQUIS, qui entend.

Il en a bien menti, le cuistre à millions !

GEORGES, à Duport.

Eh bien ?

DUPORT.

Eh bien ! je n'approuve pas cela.

GEORGES.

Vous déclarez-vous offensé?

DUPORT.

Mais...

GEORGES.

Monsieur, je suis à vos ordres.

DUPORT.

Hein ! (Georges s'éloigne de Duport qui reste interdit. A ce moment l'heure sonne. Il remonte près de madame Griois.)

LE MARQUIS.

Ah ! grand saint Georges ! comme il est tard, je devrais être couché !... car je suis au régime, hélas !... Que va dire M. Ruffin, qui m'attend !... Allons... (A madame Bertin.) Bonsoir, madame !... souvenez-vous que je vous aime éperdument ! et que rien n'est plus sérieux, puisque je signe... (Lui baisant la main et montrant Bertin.) par-devant notaire.

BERTIN.

Approuvé la passion ci-dessus... et que monsieur le marquis me permette d'aller le mettre en voiture.

MADAME GRIOIS, qui vient de rentrer et qui entend, à part.

Pour la payer, la voiture !... Pauvre charmant marquis ! il n'a ramassé ni clous ni épingles, lui !

LE MARQUIS, à son fils.

Tu restes, toi, n'est-ce pas ? Ah !... Jeanne est bien jolie ! A ta place, je serais déjà son mari !... (A Georges qui vient le saluer.) Au revoir, Caton de l'avenir. (A madame Griois.) A bientôt, ma belle amie ! Vous avez trente ans, pas un jour de plus, parole d'honneur ! Quand vous voudrez vous remarier, faites-moi la grâce de vous rappeler que je veux vous faire marquise... Allons, Bertin ! (Ils sortent par le fond.)

MADAME GRIOIS.

Messieurs, votre table de whist est là... (Elle montre la droite ; plusieurs invités entrent de ce côté, Armand va y entrer aussi.)

DUPORT, qui lui parlait bas.

Mais que votre ami Georges y prenne garde... j'ai servi, moi !...

ARMAND, le faisant passer devant lui.

Servi !... A quoi? (Ils disparaissent.)

GEORGES, à madame Griois qui allait aussi entrer à droite.

Restez, ma bonne madame Griois, dans une heure de danger, laissez-moi me mettre sous la sainte protection des femmes.

MADAME GRIOIS.

C'est ce que les hommes ont de mieux à faire, mon garçon ! (Elle revient avec Georges vers la causeuse où madame Bertin est restée étendue, feuilletant languissamment le volume qui a fait le sujet de la conversation.)

SCÈNE VI

MADAME BERTIN, GEORGES, MADAME GRIOIS, puis JEANNE, puis BERTIN.

GEORGES, à madame Bertin.

Madame !... (Il s'arrête, trop ému.)

MADAME GRIOIS.

Remets-toi, mon enfant. (A madame Bertin.) Laure, ma belle : voici Georges qui voudrait te parler (Bas à Georges.) Je prévois ce que tu vas dire... Allons!... en avant !... (Elle remonte la chaise et la place au fond à gauche.)

GEORGES, à madame Bertin.

Madame, vous le savez, je ne suis qu'un pauvre enfant abandonné, confié à monsieur Bertin... avec une somme assez considérable, qui devait servir à mon éducation et commencer ma fortune.

MADAME BERTIN.

Nous savons bien cela, Georges.

MADAME GRIOIS, bas à Georges hésitant.

Va ton train ; maman Griois est là !

GEORGES.

Monsieur Bertin m'a mis au collége... Les jours de sortie, mes camarades allaient dans leur famille; où serais-je allé? M. Bertin m'a permis de venir ici, et vous, mesdames, vous avez été assez bonnes pour m'y retenir, pour me rendre cette maison douce et chère... comme l'eût été pour moi la maison paternelle... que je n'ai pas connue.

MADAME BERTIN.

Vous étiez un charmant enfant, qui méritiez qu'on vous aimât...

MADAME GRIOIS.

J'en ai eu sept, moi, des enfants! En comptant mes petits-enfants et mes arrière-petits, j'en ai élevé trente-huit... Tu as été mon trente-neuvième, toi!

GEORGES, après lui avoir serré la main.

Ici, je n'ai jamais souffert! La bonté de chacun pour moi m'a empli le cœur, et je ne sais vraiment plus si j'ai été orphelin... Ici, j'ai appris à vous aimer, mesdames, mes deux mères, mes deux providences! à aimer ce bon, ce digne, ce cher M. Bertin... (D'une voix qui faiblit.) à aimer...

MADAME GRIOIS, bas.

Hardi!...

GEORGES.

A aimer mademoiselle Jeanne, d'abord comme une sœur, puis...

MADAME GRIOIS, bas.

Ferme!

GEORGES, à madame Bertin.

Puis, un peu trop pour ne pas venir vous l'avouer, madame, en vous demandant... si... si vous voulez bien être encore plus ma mère!...

MADAME GRIOIS, à madame Bertin, et d'un ton plus sérieux que d'habitude.

Ma chère Laure, je crois vraiment que Jeanne serait heureuse. (Elle se sent baiser la main ; elle se retourne et voit que c'est par Georges. En se sentant baiser l'autre main, elle se retourne de l'autre côté et aperçoit Jeanne, qui, entrée depuis un moment, écoutait sans se laisser voir.)

JEANNE.

Chut!... c'est pour te dire que tu t'es trompée de clef...

MADAME GRIOIS.

Je le sais bien!...

JEANNE se dirige vers le fond. A part, avant de disparaître.

Ce doit être le moment de faire venir papa! (Elle sort à droite.)

MADAME BERTIN, à Georges se levant.

Mon cher enfant! ce que vous me dites là est si grave que... malgré ce que j'endure... il faut bien que je vous réponde. (Elle se lève, et jette le petit volume sur le fauteuil.)

GEORGES, à madame Griois.

Je tremble...

MADAME GRIOIS, de même.

Mais vertugadin! je ne m'en vais pas!

MADAME BERTIN.

Mon Dieu!... si monsieur Bertin s'appelait Bertin tout court, votre qualité d'orphelin ne nous arrêterait peut-être pas. Mais nous sommes Bertin de Briard... de Briard! (Bertin rentre.) et nous avons de la fortune, que devons-nous donc désirer? Dans quelque temps, quand j'aurai décidé mon mari à vendre son étude...

BERTIN, qui vient d'entrer.

Je resterai Bertin comme devant, ma chère femme! Mais à quel propos cette révélation? pourquoi ces airs solennels? enfin, qu'y a-t-il?

MADAME GRIOIS.

Il y a, mon garçon... que Georges... voudrait être ton gendre.

BERTIN, surpris.

Georges?...

MADAME GRIOIS.

Oui. Moi, je suis pour lui, hautement et de bon cœur! Ta femme, elle, serait plutôt pour un gentilhomme comme le comte Armand de Saint-Géry.

MADAME BERTIN.

Oui, j'en conviens!

MADAME GRIOIS.

Toi, tu es le maître, et tu tiens la balance... (Tu peux même la mettre dans ta poche la balance!) prononce-toi!

BERTIN.

Comme vous y allez, maman!... (Gravement.) Georges, est-ce que ma fille vous aime?

GEORGES, simplement.

Oui, monsieur.

BERTIN.

Ah!

MADAME GRIOIS.

Quoi donc: « Ah! » Tu dis. « Ah! » comme si tu apprenais un malheur!...

MADAME BERTIN.

Monsieur Bertin!

BERTIN, à lui-même et s'animant par degrés.

C'est ma faute! c'est ma faute!... On croit savoir tout deviner, tout pénétrer, tout prévoir... oui! dans le monde des affaires!.. Ce qui se passe au coin du feu, ce qui peut y arriver de regrettable ou de fatal. (Appuyant.) Ce qui doit arriver...on n'y songe pas!... Un jour un événement vous ouvre les yeux, il est trop tard. (Haut.) Laure, madame Griois, laissez-moi avec ce jeune homme.

MADAME GRIOIS, le regardant et avec inquiétude.

Ah ! ah ! (A madame Bertin.) Viens, ma belle, appuie-toi sur moi.

MADAME BERTIN.

Mais...

MADAME GRIOIS.

Il est le maître !... il est le maître. (En forçant madame Bertin à s'appuyer sur son bras elle l'emmène par la droite.)

SCÈNE VII

BERTIN, GEORGES.

BERTIN.

Vous m'avez dit, Georges, que ma fille vous aimait... En êtes vous sûr ?

GEORGES.

J'ai osé vous répondre « Oui... » monsieur : il fallait bien que mademoiselle Bertin eût daigné me le permettre.

BERTIN.

Je vous connais ; j'aurais dû le penser. (Après un silence et avec effort.) Georges, ai-je été pour vous... un ami ?...

GEORGES, avec effusion.

Oh ! généreux cœur ! le meilleur que je connaisse !

BERTIN.

Croyez-vous que j'aie mené à bonne fin la mission dont vous étiez l'objet ?

GEORGES.

J'eusse été votre fils, monsieur, vous n'auriez pas fait davantage.

BERTIN, se forçant à sourire.

Puisque je n'étais que... votre notaire, croyez-vous, Georges,

que... pour mes honoraires il me soit permis de demander... beaucoup ? croyez-vous que je puisse attendre de vous... même un sacrifice ?

GEORGES, se contenant.

Parlez, monsieur.

BERTIN.

Votre éducation est faite, mon ami ; vous possédez une petite fortune, vous voilà un homme... Il faut vous éloigner de nous.

GEORGES, saisi.

Ah !... (Il regarde autour de lui avec douleur, puis cache ses yeux sous ses mains.)

BERTIN, très-ému lui-même.

Georges ! je sais bien ce que je vous demande.

GEORGES, se calmant.

C'est votre droit, monsieur, vous ne me devez rien, je vous dois tout ; en m'en allant je ne laisserai tomber sur le seuil de votre maison qu'un adieu plein de bénédictions et de reconnaissance !... Vous le voulez, je partirai... Maintenant laissez-moi vous faire une question.

BERTIN.

Je vous écoute.

GEORGES.

Ai-je encore mes parents?

BERTIN, très-embarrassé.

Il m'est interdit de vous le dire... je vous l'ai déjà déclaré.

GEORGES.

Et pourquoi donc?... oh ! je vous en supplie, monsieur, parlez-moi de mes parents ! (Silence de Bertin. Georges reprend.) Sont-ils morts ?

BERTIN.

Il ne m'est pas possible de vous répondre.

GEORGES.

Mais faites-moi juge au moins de cette impossibilité .. Allons monsieur, parlez ! (Pause.) Où sont-ils, mes parents ?

BERTIN, toujours plus embarrassé et avec prière.

Georges ! ne me demandez pas...

GEORGES, violemment.

Que je ne vous demande pas où sont mes vrais parents, quand je vais perdre les seuls que j'aie eus jusqu'ici !... Où voulez-vous donc que j'aille, moi, pauvre cœur repoussé... laissez-moi chercher quelqu'un qui m'aime ! puisque vous ne m'aimez plus. (Bertin prend les deux mains de Georges tendues vers lui, et l'attirant à lui, il l'embrasse. Georges reprend.) Ai-je encore mon père ?

BERTIN, avec une tristesse grave, en le regardant en face.

Non !

GEORGES.

Il est mort ?

BERTIN.

Oui.

GEORGES.

Et ma mère ? (Silence pénible de Bertin, Georges reprend avec force.) Oh ! elle vit, monsieur, elle vit ! je le vois bien ! vous n'en êtes pas en ce moment à me ménager la peine... et vous reculez devant un mensonge... Ma mère existe. (A lui-même avec joie en respirant longuement.) J'ai ma mère ! (A Bertin.) Monsieur, je veux la voir.

BERTIN.

Georges, mon devoir me défendait de vous rien dire, mais vous avez su faire parler mon silence, et déjà vous savez... ce que...

GEORGES.

Je ne vous entends pas, monsieur, pardon ! mais j'ai besoin de voir ma mère, et je veux...

BERTIN.

Georges, pour vous... votre mère est morte.

GEORGES

Morte pour moi ! (A lui-même.) Quand une femme est morte pour son enfant, pour qui donc peut-elle vivre encore? (A Bertin.) Est-ce qu'elle ne m'aime pas, ma mère?

BERTIN, ne pouvant réprimer un geste qui exprime l'adoration.

Oh !... Mais...

GEORGES, brusquement.

Je suis l'enfant d'une faute, n'est-ce pas?

BERTIN, hésitant.

D'une faute... oui...

GEORGES, d'un ton ferme et digne.

Je me suis habitué à penser, monsieur, que dans de pareilles fautes le vrai coupable, c'est l'homme. Mais comme il n'appartient point à l'enfant de se faire jamais le juge de ses parents, j'aurais respecté mon père... vous m'avez dit qu'il était mort !... Ma mère me reste, du moins... c'est mon devoir de la plaindre et de l'aimer ! Monsieur, je veux voir ma mère... où est-elle ?...

BERTIN.

Je suis forcé de me taire.

GEORGES.

Mais si elle est abandonnée !

BERTIN, comme malgré lui.

Ce n'est pas cela !

GEORGES.

Qu'est-ce... alors?...

BERTIN.

Je vous ai dit qu'il m'était défendu de vous répondre.

GEORGES.

Et par qui donc... à la fin?...

BERTIN.

Par votre mère... elle-même...

GEORGES, après un silence.

Monsieur Bertin, vous m'avez dit tout à l'heure que maintenant j'étais un homme... traitez-moi comme un homme. Dites-moi la vérité; quelque amère qu'elle puisse être, la vérité vaudra mieux pour moi que ces vagues lumières que je vous arrache. Ma mère a peut-être une position... que vous craignez de me voir compromettre ; elle est... mariée peut-être... eh bien ! je me résignerai à ne la voir que de loin ; il me suffit dès lors de savoir son nom, et je vous jure... Elle est mariée, n'est-ce pas ?

BERTIN, comme pour se débarrasser.

Mariée... oui.

GEORGES.

Ah ! cette fois-ci vous n'avez pas dit vrai !

BERTIN.

Moi !

GEORGES.

Jurez donc sur votre honneur que ma mère est mariée ? (Bertin se tait.) Elle ne l'est pas, vous n'osez pas le soutenir ! Veuve, elle serait libre, et puisqu'elle m'aime !... Mais comment n'étant ni abandonnée, ni mariée, ni veuve... Ah ! voilà une sorte de souffrance que je ne connaissais pas ! que je n'aurais point imaginée ! et qui est horrible !... Savoir qu'on a une mère, qu'elle vous aime !... sentir qu'on l'aimerait... l'aimer déjà ! et ignorer son nom, ignorer où elle vit... ce qu'elle est, ce que... (Dans l'agitation qui le possède, ses yeux tout à coup tombent et se fixent sur le volume que madame Bertin a laissé sur la causeuse. Un moment la voix lui manque, puis il jette un cri qu'il étouffe aussitôt et d'une voix brisée.) Ah ! ma mère serait... une de ces femmes... qu'on flétrit là dedans !!!...

BERTIN.

Non! non!...

GEORGES, dans la fièvre.

Je ne vous crois plus!... (Reprenant.) Ma mère serait...

BERTIN.

Mais non, vous dis-je.

GEORGES, s'arrêtant.

Non, monsieur Bertin? non?... mais... au fait, vous m'avez dit tout à l'heure que ma mère était mariée, j'ai douté : j'étais fou, je vous crois! Alors, monsieur, bon, libre et juste comme vous l'êtes, vous ne devez voir en moi qu'un orphelin ; et vous ne pouvez pas me renvoyer le jour où je vous demande votre fille. Nous nous aimons, monsieur, je ne veux pas sa dot, vous accepterez la mienne!...

BERTIN, vivement.

Jamais!

GEORGES.

Jamais?... vous voyez bien que vous ne savez pas mentir! vous voyez bien que je ne me trompe plus, que j'ai trouvé enfin!... et que moi, moi si fier!... je suis le fils de... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... (Il tombe dans les bras de Bertin éclatant en larmes.)

BERTIN.

Georges! Georges! mon ami! vous avez dit qu'il n'appartenait point à l'enfant de juger ses parents.

GEORGES, l'interrompant.

Croyez-vous que je vais me démentir? c'est toujours ma mère! me voilà seul au monde... Je veux la voir, et... vous ne pouvez plus me refuser son nom!...

BERTIN.

Si! En me chargeant de veiller sur vous, en me confiant la somme qui devait pourvoir à tout, votre mère m'a fait jurer de ne jamais vous révéler ni le nom qu'elle avait adopté, ni son nom véritable. (S'arrêtant en regardant Georges.) Mais... qu'avez-vous donc?

GEORGES, après un court silence et dans un cri.

Dieux!... Là tout à l'heure, on a cité... On a cité Flora! Moi-même, à ce nom, j'ai parlé... Et comment!... vous m'avez... arrêté, vous! parce que je l'insultais... c'était elle!... c'était ma mère que j'insultais!!!...

BERTIN, attendri.

Mon ami, mon cher Georges, mon enfant! Remettez-vous!... et ne dites plus que je vous renvoie! vous êtes toujours ici chez vous, dans une famille qui vous aime, qui vous estime!... apaisez-vous, je vous en conjure!... demain nous causerons... Eh! mon Dieu! nous verrons, nous chercherons!... Pas de désespoir!... pas de désespoir... à bientôt!... (Après avoir un instant regardé Georges avec compassion et tendresse, il entre à droite.)

SCÈNE VIII

GEORGES, seul, accablé.

Je suis le fils d'une courtisane! d'une courtisane... et de qui?... Quel est mon père?... M. Bertin m'a dit qu'il était mort... mais c'était peut-être un de ces mensonges que la pitié lui dictait... Mon père existe peut-être, peut-être sans savoir qu'il a un fils, et moi, je peux le rencontrer, le blesser, l'outrager, sans savoir que cet homme c'est... Ah! Dieu fasse que M. Bertin ait dit la vérité, car... Mais où en suis-je donc! qu'est-ce que je dis? (S'arrêtant brusquement.) Je désire que mon père soit mort? (Il tombe assis sur le canapé à gauche; après un silence, et comme si des clartés lui arrivaient une à une.) Et cette fortune!... qui est la mienne? la mienne! quelle honte!... La tienne, misérable! c'est à toi, le luxe où tu as vécu? tandis que tant d'enfants de mères honnêtes et de pères laborieux travaillaient déjà et vivaient à peine!... Rien n'est à toi! pas même les habits que tu portes, pas même le pain dont tu te nourris, pas même l'éducation que tu as reçue! Tout cela est volé... (Frappé d'une idée nouvelle.) Oui, volé! car au collège, à côté

de moi, il y avait un pauvre enfant qui y était pour rien, par faveur! Armand! C'était le fils d'un homme que ta mère a ruiné... et tu jouissais de sa fortune... toi, toi, déjà envié, considéré! fêté! (Revenant à gauche.) Il est vrai que tu étais bon pour lui, oui, oui! tu le protégeais, tu lui faisais l'aumône... avec son argent!... Ah! c'est épouvantable!... Je souffre tant!... que je ne pense plus à Jeanne! (Avec tristesse.) Jeanne!... mais je me sens si misérable, si abaissé, si peu!... que je fais bien de n'y plus penser, car, la voilà perdue pour moi! perdue à jamais!... Ah! que je souffre! (Il tombe assis au milieu, à droite du guéridon. Après un silence.) Et au fond de ma misère, on dirait... on dirait qu'un souffle frais passe sur mon cœur meurtri!... J'ai une mère! Il y a une femme qui vit en pensant à moi, qui m'aime... — oh! je la trouverai!... — une femme à qui je vais pouvoir dire : « Ma mère! »

SCÈNE IX

GEORGES, DUPORT, puis BERTIN, puis ARMAND, MADAME BERTIN, LES INVITÉS, et MADAME GRIOIS.

DUPORT, qui vient d'entrer, se parlant à lui-même.

C'est que... je ne tiens pas du tout à me battre avec ce petit Georges, moi! Je n'ai pas le temps!... C'est lui! bon!... (Allant à Georges.) Dites donc, mon jeune ami? nous avons été un peu vifs tout à l'heure vis-à-vis l'un de l'autre, mais ce serait vraiment ridicule de se couper la gorge pour cette femme-là! Je pense comme vous, mon cher! Ne dit-on pas qu'elle a disparu tout à coup avec un prince russe?... avec un... ou deux, ou trois... ou... Elle n'est pourtant plus de la première jeunesse!

GEORGES.

Pardon, monsieur, je suis... un peu troublé... De quelle femme me parlez-vous donc?

DUPORT.

Comment, « de quelle femme? » Eh! parbleu, de Flora.

GEORGES, bondissant.

Assez! monsieur! taisez-vous!

DUPORT, surpris.

Quand je vous dis que je ne vous demande plus raison... Ah! bien oui! (Avec mépris.) pour une pareille...

GEORGES, plus fort.

Taisez-vous! ou c'est moi qui vous demanderai raison, à mon tour!

DUPORT.

Mais je tombe des nues! Il en est donc devenu amoureux de cette...

GEORGES, lui sautant à la gorge.

Monsieur!

BERTIN, qui vient d'entrer, se jetant entre eux.

Georges!

GEORGES.

Un impudent qui!...

BERTIN, l'éloignant.

C'est mon devoir d'empêcher... (Armand et madame Griois rentrent de la droite.)

GEORGES, saisi d'une terreur subite et à part en regardant Duport.

Dieux! Est-ce que cet homme qui la défendait... Ah! quel supplice!...

DUPORT.

Ma parole! c'est à en perdre l'esprit!

ARMAND.

N'ayez donc pas peur!

DUPORT.

C'est que vous ne savez pas!...

MADAME BERTIN.

Quoi donc ?

DUPORT, montrant Georges.

Voilà monsieur qui tantôt était prêt à m'égorger, parce que je défendais Flora ! et qui me saute maintenant à la gorge parce que je lui dis qu'il avait raison.

ARMAND, très-étonné.

Lui !

GEORGES.

Oui, moi !

MADAME BERTIN.

Ah !... ceci dépasse les bornes ! et vous avouerez, messieurs, que le nom de mademoiselle Flora est un peu trop répété chez moi !

BERTIN, sévèrement.

En effet !

ARMAND.

Madame a raison. Si jamais on peut prononcer devant elle un nom comme celui-là, ce ne doit être que pour le flétrir une fois de plus !

GEORGES.

Armand !

ARMAND, s'animant.

Quoi donc ? deviens-tu fou ? Vas-tu te faire le chevalier de ces créatures, et choisir justement pour l'imposer à nos respects la plus misérable d'entre elles, cette Flora qui a ruiné mon père ! et...

GEORGES, irrité.

Ceux qui se font ainsi ruiner, sont ceux qui, à tout prix, veulent qu'on les ruine ! qui jetteraient leur fortune à l'égout plutôt

que de l'employer à rien d'honorable ! Il n'y aurait pas de Flora s'il n'y avait pas de ces gentilshommes qui deviennent célèbres, non parce qu'ils ont fait une découverte, écrit un livre, gagné une bataille !... mais parce que celui-ci a vécu tant de temps avec mademoiselle Turquoise, ou parce que celui-là a mangé telle somme avec madame Marco ! Ah ! ah ! ah ! la belle célébrité ! (Les invités et madame Griois entrent de la droite.)

ARMAND, furieux.

Monsieur ! il faut avoir les motifs les plus vils pour immoler ainsi un nom qui brille dans l'histoire à un nom qui traîne dans la boue !

GEORGES, s'élançant sur lui la main levée.

Misérable ! (Tout le monde s'est élancé, mais Armand a arrêté le geste de Georges en lui saisissant le poignet.)

MADAME GRIOIS, rentrant à ce moment.

Dieu !

ARMAND, à voix basse, et les dents serrées en gardant la main de Georges dans la sienne.

Votre main n'a pas effleuré mon visage, monsieur, mais je regarde votre geste comme ayant souffleté mon honneur. Nous nous reverrons hors d'ici.

GEORGES, de même.

Soit ! (Ils se séparent. Georges reste seul de son côté ; tous les assistants, indignés contre lui entourent Armand.)

MADAME BERTIN, au milieu du murmure.

C'est impardonnable !

DUPORT.

C'est indigne !

MADAME GRIOIS, venant à Georges.

Qu'as-tu donc fait, insensé ! Armand était excusable, il défendait son père et il vengeait son nom ! mais toi !...

GEORGES, avec désespoir.

Moi... je vengeais ma mère! (Sensation profonde.)

BERTIN, à Georges à voix basse.

Malheureux! qu'avez-vous dit là!... J'adore ma fille! Je ne sais ce que j'aurais pu faire!... Vous avez tout perdu!

(Le rideau baisse.)

ACTE DEUXIÈME

Une salle à manger chez le marquis de Saint-Géry La porte d'entrée est au fond à droite, entre une crédence et une armoire de style ancien. — Au premier plan, à droite, la porte de la chambre du marquis ; à gauche, la porte de la chambre d'Armand. — De ce côté, sur le devaut, une petite table ronde, et un vieux grand fauleuil, chaise à droite au premier plan. Peu de meubles, mais de bon goût. Çà et là, encore des traces de luxe.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, RUFFIN.

(Au lever du rideau, Ruffin est en train de dresser sur la petite table un modeste couvert. Le marquis sort de chez lui en veste de chambre et en pantoufles. Ruffin le salue très-respectueusement.)

LE MARQUIS.

Bonjour, Ruffin ; mon fils n'est pas levé ?

RUFFIN.

Que monsieur le marquis fasse excuse, M. le comte est même sorti.

LE MARQUIS.

Déjà ! Je l'ai laissé chez M. Bertin à dix heures... Est-il rentré tard ?

RUFFIN.

Monsieur le comte est rentré assez tard. Il m'a chargé de prier monsieur le marquis de vouloir bien déjeuner sans lui. (Il lui avance le fauteuil.)

LE MARQUIS, s'y asseyant.

Je lui sais gré de son attention au cher enfant. Il n'oublie pas que mon estomac d'à présent ne peut plus attendre sans danger.

RUFFIN, servant.

Voici deux œufs, les plus frais qu'il y ait à Paris en ce moment ! quant au beurre, il est de ce matin.

LE MARQUIS.

Et cette eau, c'est du cristal liquide, n'est-ce pas ? et ce pain, il est fait du plus pur froment. Par saint Georges ! on voit que Lucullus déjeune chez Lucullus ! (En se retournant il voit Ruffin à genoux devant le buffet ouvert.) Ça mais ! qu'est-ce que tu vas me donner encore ? Du foie gras, un perdreau ? Je n'en veux pas, Ruffin ! le matin cela me ferait mal... tu le sais bien.

RUFFIN.

Je sais que pour le moment monsieur le marquis doit s'en tenir aux œufs frais. Ce que je cherche... c'est notre jolie salière en argent, le dernier débris... (oh ! le dernier !...) de notre beau service d'autrefois.

LE MARQUIS.

Où l'on retrouvait le ciseau de Germain Pilon. (Après un soupir.) Bah !... le temps qui a emporté tout cela... m'a apporté la philosophie à la place !... Je regrette bien plus mon estomac que ma vaisselle !

RUFFIN.

La philosophie, que monsieur le marquis m'a enseignée, par son exemple, ne me consolerait pas d'avoir perdu cette salière... et depuis hier je ne peux pas remettre la main dessus !

LE MARQUIS, un peu gêné.

Ne te donne pas tant de peine, mon garçon ; je mangerai mes œufs sans sel. Cela n'en vaudra que mieux pour mon estomac.

RUFFIN, cherchant toujours.

Je n'y comprends rien !... Il faut que les voleurs soient venus ici.

LE MARQUIS.

Si ces messieurs avaient été assez mal renseignés pour venir ici, il faudrait les plaindre !... Non, ce n'est pas cela, et... comme je vois bien que tôt ou tard il faudra tout te dire...

RUFFIN, revenant.

Ah ! mon Dieu !... Qu'est-ce que monsieur le marquis va m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Tu chancelles, Ruffin, assieds-toi ! assieds-toi, je le veux. (Ruffin s'assied sur le bord d'une chaise à droite. Le marquis continue.) Ruffin, mon ami, voici l'aventure. Hier, après mon repas... après mon déjeuner, puisque je dîne presque toujours en ville, tu m'as laissé seul ; tu t'es permis de sortir.... je ne sais pas pourquoi...

RUFFIN, à lui-même.

Pour faire de l'argent, monsieur le marquis, et ça n'est plus facile !...

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur Ruffin, si vous n'écoutez pas quand on vous raconte des histoires charmantes...

RUFFIN.

Que monsieur le marquis me pardonne !... je pensais... à la salière.

LE MARQUIS.

Mais puisque je suis en train de te rassurer sur son sort, à la salière !... Rassieds-toi !... rassieds-toi ou je ne dis rien... (Ruffin s'assied.) Tu étais donc sorti, je ne sais pas pourquoi ! On sonne...

je laisse sonner... on recommence, je ne bronche pas... on recommence trois fois... « Oh! oh! me dis-je, voilà quelqu'un qui tient diablement à me voir ! c'est un créancier... » On sonne encore .. « ou une femme! il y a dans ce coup-là une légèreté de main !... » cette idée fait que je me lève pour aller ouvrir, tout prêt à dire que je n'y suis pas, si c'est... Ce n'était pas un créancier. Elle entre, pas vieillie du tout ! un léger embonpoint, mais toujours elle !

RUFFIN.

Qui elle ? madame Marco ! madame Flora ! madame...

LE MARQUIS.

Non! Suzette, car c'était Suzette! Le hasard lui avait révélé ma retraite, et elle me faisait une visite de simple amitié. Pendant une bonne heure, une belle heure!... nous avons chanté la chanson du « Souvenez-vous ? » Eh! eh ! il y avait bien des couplets... Enfin, il a fallu se quitter... En s'en allant, ma visiteuse aperçoit ce colifichet, la petite salière. Elle trouve ça ravissant ! Elle s'extasie sur la forme, la ciselure, la sculpture... — Elle s'y connaît ! — Dans la sculpture, tu sais, il y avait un petit Hercule... La folle prétend qu'il me ressemble! et de rire tous les deux !... Enfin, je lui dis : « Mon Dieu, Suzon, ce n'est toujours qu'une salière, mais pour me faire plaisir, emportez-la. A vos repas, elle vous rappellera ceux que nous avons faits ensemble, et que, moi, je n'oublierai jamais. » Elle refusait fort et ferme ! j'ai tant prié ! .. qu'elle a fini par accepter... A boire!...

RUFFIN, en colère, pendant que le marquis boit avec calme le verre d'eau qu'il vient de lui verser.

Ah ! monsieur le marquis ! quand il s'agit de ces femmes-là, de ces femmes... sans délicatesse, vous leur donneriez jusqu'à votre lit, jusqu'à vos chausses, jusqu'à votre... tout ! et moi par-dessus le marché.

LE MARQUIS.

Non, Ruffin, jamais toi !... Qu'est-ce qu'elles en feraient, d'ailleurs !... Ruffin, soyez décent. Il a été dit par Pythagore... qui.

vous valait bien, quoique vous soyez aussi un sage... Il a été dit par... votre confrère Pythagore : Ne souille pas la source où tu t'es désaltéré ; ne médis pas de la femme qui t'a laissé prendre un baiser...

RUFFIN.

Mais je ne leur ai jamais rien pris, moi, à ces femmes-là ! par exemple !... (Il remonte vers le buffet.)

LE MARQUIS, voyant s'ouvrir la porte du fond.

Mais silence donc, Ruffin, voici mon fils !

SCÈNE II

LE MARQUIS, ARMAND, RUFFIN.

ARMAND, gaîment.

Bonjour, mon père.

LE MARQUIS.

Bonjour, Armand. (Il lui tend la main. Armand la serre et, s'approchant du marquis, il met sur son front un baiser plein d'effusion. Ruffin enlève le plateau sur lequel se trouve le déjeuner et le place au fond à droite sur le buffet.) Oh! oh! comme nous sommes tendre, ce matin !... Veux-tu déjeuner ? Tu mangeras des œufs : les œufs sont fort à la mode ici ! mais on les mange... sans sel, M. Ruffin a perdu la salière.

RUFFIN, apportant le thé.

M. le marquis veut dire que je l'ai « donnée. »

ARMAND.

Merci, j'ai déjeuné en ville.

LE MARQUIS.

Ah ! j'y dînerai, moi... Assieds-toi donc, Georges. Eh bien ! où en es-tu avec ma jolie petite Jeanne ? hier, as-tu un peu avancé tes affaires ?

ARMAND.

Hier ! j'ai reculé d'un grand pas.

LE MARQUIS.

Bah ! par quelle aventure ?

ARMAND, s'asseyant.

Écoutez, mon père. Vous avez voulu, pour m'assurer l'avenir, vous avez voulu... vous, et tout le monde, et le temps où nous sommes, et ma propre faiblesse !... que je fisse un mariage d'argent.

LE MARQUIS.

Dam !

ARMAND.

Et vous m'avez fait porter mes hommages à une riche héritière, une fille unique, mademoiselle Bertin.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

ARMAND.

Je me suis laissé persuader, j'ai offert mes hommages, j'ai même voulu aimer Jeanne... Impossible !...

LE MARQUIS.

Impossible ! Une fille charmante ! tu ris !

ARMAND.

Il faut bien vous l'avouer, j'aime ailleurs.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que ça fait !... Non ! non ! Je veux dire... je veux dire, de qui diable as-tu été t'affoler comme ça, juste à point pour manquer un mariage acceptable ?

ARMAND.

J'aime la fille de votre ancien ami, M. de Préuves, que vous ne voyez plus. Fille unique, elle aussi ! mais d'un père qui s'est ruiné en voulant l'enrichir, et qu'elle nourrit aujourd'hui en faisant de la peinture sur porcelaine.

LE MARQUIS.

De Preuves est un sot de s'être fourré dans des affaires où il n'entendait rien... Moi aussi, je me suis ruiné, mais je me suis amusé, moi ! et je... Non ! non ! je voulais dire...

ARMAND.

Vous vouliez me plaindre, mon père, d'aimer une noble fille comme Blanche de Preuves et d'être trop pauvre pour pouvoir l'épouser, car c'est là ce que son père m'a fait comprendre.

LE MARQUIS.

Il ne fallait pas qu'il ruinât sa fille, l'imbécile !... Et... elle t'aime, Armand ?

ARMAND.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Que le diable vous emporte !

ARMAND, sans s'arrêter.

Et je n'aimerai qu'elle, je le jure.

LE MARQUIS.

Ah ! si tu le jures !

ARMAND, un peu froissé.

Mon père !

LE MARQUIS, sans y prendre garde.

Sais-tu avec quoi c'est fait, les ailes de l'amour ?... (Armand ne répond pas.) Avec les serments des amoureux. (Armand se lève.) Assez là-dessus ! que fais-tu, Armand, aujourd'hui ?

ARMAND, comme s'il rentrait en lui-même.

Aujourd'hui ! ce que je...

LE MARQUIS.

Et puis dis donc. Regarde-moi, Armand ! (Armand le regarde.) J'ai une crainte, moi !

ARMAND.

Et quelle crainte, mon père ?

LE MARQUIS.

C'est que tu travailles trop et que tu ne t'amuses pas assez !

ARMAND.

Je m'amuse... suffisamment, mais...

LE MARQUIS.

Mais ?...

ARMAND, gaîment.

Je ne prends peut-être pas assez d'exercice ? (Il se lève et reporte sa chaise.)

LE MARQUIS.

Eh ! justement ! je voudrais... te voir monter à cheval, faire des armes.

ARMAND, même air.

Moi aussi !

LE MARQUIS.

Eh bien ?

ARMAND, changeant de ton.

C'est vraiment avec joie, mon père, que je vous vois oublier à chaque instant combien nous sommes pauvres ! C'est avec chagrin que je suis forcé de vous le rappeler !... « Faire des armes ! » je le voudrais, je le devrais !... mais... tout se paie ! et... il a toujours fallu ajourner le professeur d'escrime. Vous m'aviez promis... de vos leçons.

LE MARQUIS.

Je t'en ai donné !

ARMAND, s'animant peu à peu.

Une, mon père !... j'attends encore la seconde. Et, en attendant (j'en suis honteux !) un jour, demain, tout à l'heure peut-être !... dans je ne sais quelle rencontre, je peux... voir offenser

une femme, je peux être offensé moi-même, je peux... (Avec chaleur.) Je peux entendre parler de mon père d'une façon telle que... et je ne sais pas me battre ! je ne sais pas me battre !...

LE MARQUIS.

Armand !

ARMAND, se contenant en voyant son père attentif, et revenant au ton joyeux.

Sans compter le bien que me ferait la noble gymnastique des armes !

LE MARQUIS.

Mais, par saint Georges ! c'est vrai, Armand, ce que tu dis-là !... Nous reprendrons nos leçons quand tu voudras, mon fils, aujourd'hui si tu veux ! je suis tout prêt !

ARMAND, à part.

Allons donc! (Il va ouvrir l'armoire du fond et y prend des fleurets, revenant en offrir un à son père.) En garde, monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Comment ! tout de suite ! sans que j'aie le temps de digérer ce festin des dieux... Enfin, puisque tu le veux... (Il se lève.) D'ailleurs, tu le dis bien, c'est d'une gymnastique excellente ! En garde donc, jeune homme, en garde ! (Ils se mettent en garde.)

ARMAND, tombant en garde.

Suis-je bien ainsi ?

LE MARQUIS, parant en quarte et regardant la garde d'Armand.

C'est déjà bon signe ! Fends-toi donc pour voir ! — Hardiment ! (Il se fend dans un coup droit.)

ARMAND, il se fend tout à fait.

Comme cela ?

LE MARQUIS.

Très-bien. (Il quitte la garde.) Ah ! dam ! vois-tu, c'est un peu

dans le sang des Saint-Géry, l'art de l'épée! et je me retrouve en toi!... Allons! je t'ai indiqué je crois les parades simples : prime, seconde, tierce et quarte. (Il fait les parades.)

ARMAND, avec avidité.

Oui, oui, mais... (Il se remet en garde.)

LE MARQUIS.

Attends donc! Tierce : Les ongles en dessous...

ARMAND.

Quarte : les ongles en dessus; oui, je m'en souviens.

LE MARQUIS.

Bravo! Essaie alors?... (Le marquis attaque en tierce.) Bien! encore! (Le marquis attaque en quarte.) Bien! assieds-toi un peu plus sur ton jarret gauche. C'est cela!

ARMAND.

Mais... pour attaquer?

LE MARQUIS.

Attends un peu, que diable! Aie toujours soin de tenir la pointe de ton épée dirigée vers l'œil gauche de ton adversaire; sinon, tu te découvres et tu t'exposes à recevoir un coup droit.

ARMAND.

Oui, je comprends. Tiens, vois si je comprends bien. (Il attaque tierce en dedans et quarte trois fois très-rapidement.)

LE MARQUIS.

Pas mal! Mais la pointe de ton épée n'est plus sur mon œil gauche, Armand! gare au coup droit. (Le marquis pare tierce et le touche d'un coup droit en forçant la tierce.)

ARMAND.

Ah! oui! pardon!

LE MARQUIS.

Attention! ne laisse pas tomber ta main (Armand dégage en dehors, le marquis pare contre de quarte et riposte quarte. Armand pare quarte et ri-

poste droit, ils se relèvent tous deux en joignant les épées. Le marquis bat l'épée de son fils et le désarme en se redressant. S'arrêtant.) Tout cela est bien faible, Armand!

ARMAND.

Ce n'est que votre seconde leçon, mon père!

LE MARQUIS.

C'est vrai!... Il paraît que ton ami Georges est déjà une fine lame, lui!

ARMAND.

Oui, il est très-fort. (Ils se remettent en garde.)

LE MARQUIS.

Tant mieux!... Dégagez!... car ce Georges est un gentil garçon, que j'aime... Parez!... que j'aime beaucoup!... Dégagez!... (S'arrêtant brusquement en abaissant le fleuret d'Armand.) Mais qu'est-ce que tu as donc?... ton fleuret a la fièvre! Il faut réprimer tes nerfs. (Armand porte un coup droit, puis un dégagement d'épée en tierce, puis deux coups de seconde en marchant. Le marquis pare deux fois tierce et riposte.) Si tu n'es pas de sang-froid maintenant, comment seras-tu donc sur le terrain! Tu te feras tuer, malheureux!... Parez... Ah! touché! touché! touché encore! (Gaîment.) Tu es un homme mort! (Il reprend sa chaise de droite et s'assied.) Reposons-nous un peu!

ARMAND, serrant les mains au marquis et se forçant à sourire.

Je vous remercie, mon père. Grâce à vous, bientôt je ne craindrai plus personne.

LE MARQUIS, s'essuyant le front.

Je l'espère pour toi, cher enfant.

ARMAND, continuant avec une gravité mélancolique en regardant son père avec tendresse.

Et pourtant, même très-brave, même très-fort, on peut succomber!...

LE MARQUIS, légèrement.

Eh! mon Dieu, oui!

3.

ARMAND.

Ah! cher père! si j'allais te quitter un jour pour ne plus te revoir.

LE MARQUIS, grave un instant.

Ah!... tu me laisserais bien malheureux... Mais par Saint-Georges, nous n'en sommes pas là! et...

ARMAND, suivant sa pensée.

Il y a quelqu'un qui serait bien malheureux aussi... et de qui, mon père, il faut que je vous parle!

LE MARQUIS.

Ton ami Georges?

ARMAND.

Oui... peut-être!... mais une autre personne encore.

LE MARQUIS.

Eh! qui donc?...

ARMAND.

Blanche de Preuves, mon père!

LE MARQUIS.

Ah! oui! oui! — Sais-tu que tu es très-réjouissant, ce matin!

ARMAND.

Bah! Pour une fois!... Si un tel malheur m'arrivait, mon père, il faudrait... — Ce serait mon vœu!... — te réconcilier avec M. de Preuves. Il est vieux et épuisé! toi, tu vivras cent ans! tu veillerais sur Blanche, en souvenir de moi!

LE MARQUIS, se levant.

De plus en plus gai!

ARMAND.

Vous le feriez, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Eh! oui, par la mordieu... je le ferais, mais, comme tu m'ennuies!... Allons, en garde! que je t'apprenne à ne pas te laisser tuer, pour que je n'aie pas des corvées pareilles!...

ARMAND, très-gai.

En garde !...

RUFFIN, reparaissant au fond au moment où les fleurets se croisent.

Mademoiselle Bertin est là. Elle désirerait voir monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà donc un peu de dessert. Mais il faut que je m'habille ! Toi, Armand, tu vas recevoir Jeanne... (Ruffin place le guéridon à gauche, deuxième plan.)

ARMAND.

Ah ! mon père ! n'êtes-vous pas bien ainsi ?

LE MARQUIS.

Mais... ma filleule est une femme, monsieur !... ou à peu près ! Et je la recevrais dans cet accoutrement !... Ces choses-là ne se font pas... Deuxième leçon d'aujourd'hui, Armand !... Fais entrer, Ruffin ! (Le retenant par l'oreille.) Tu as eu aussi ta leçon, toi, ce matin ! Désormais, en parlant des femmes, sois décent ! et qu'il ne t'arrive plus d'outrager tout un sexe... pour une salière !... Va ! (Ruffin sort. A Armand.) Remplace-moi de ton mieux... le temps de passer un habit ! (Il entre à droite.)

SCÈNE III

ARMAND, JEANNE, RUFFIN, puis LE MARQUIS.

RUFFIN, annonçant.

Mademoiselle Bertin !

JEANNE, entrant.

Bonjour, mon parrain... Tiens, M. le marquis n'est pas là !

ARMAND.

Veuillez l'excuser, mademoiselle, il est à vous dans un moment. (Il montre un siége à Jeanne, s'apercevant que le marquis a jeté là son fleuret ; il passe le fleuret à Ruffin qui a ramassé l'autre.)

JEANNE, tressaillant.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ARMAND, sans répondre et tandis que Ruffin range les fleurets sans se hâter et en écoutant.

Ah! pardon! — Tout le monde va bien, ce matin, mademoiselle, dans votre famille?

JEANNE, préoccupée.

Mais oui, je vous remercie, papa travaille; ma grande est déjà en route, cherchant des domestiques et une maîtresse de piano pour moi, et maman a une migraine... affreuse!... tout le monde va très-bien.

ARMAND.

Je suis heureux de l'apprendre.

JEANNE.

Moi, je suis venue faire une petite visite à mon parrain.

ARMAND.

Vous allez le voir... Le voici.

LE MARQUIS, rentrant de la droite.

Bonjour, mignonne! Tu es encore plus jolie aujourd'hui qu'hier!... c'est pour moi, le surplus? (L'embrassant.) Merci!

JEANNE, tout bas.

Il faut que je vous parle!

LE MARQUIS, la gardant encore dans ses bras.

Laisse-nous, Armand : je la veux pour moi seul!... Va-t'en, Ruffin! (Armand entre chez lui à gauche après un geste amical. Ruffin disparait au fond.)

SCENE IV

LE MARQUIS, JEANNE.

JEANNE, dès que les portes sont refermées.

Monsieur le marquis, votre fils se bat en duel aujourd'hui à quatre heures!

LE MARQUIS, suffoqué.

Mon fils !... aujourd'hui!... mon fils... (Il tombe sur un siége.)

JEANNE.

Remettez-vous, mon cher parrain; puisque vous voilà prévenu, vous empêcherez ce duel.

LE MARQUIS, se relevant vivement.

Eh! mon enfant! on n'empêche pas si aisément une rencontre! mon fils est un homme! un homme résolu! j'en suis certain, maintenant que je vois clair dans son air et ses paroles, là, tout à l'heure!... mais... mais il ne sait pas se battre, le malheureux!... Avec qui donc se bat-il? qu'est-ce qu'il y a eu? comment sais-tu cela, toi?... Mais parle donc, ma fille!... parle donc!

JEANNE.

Hier au soir, j'avais fait ma prière, j'allais m'endormir... quand maman rentra dans sa chambre... qui est tout contre la mienne. Je l'entendis se plaindre. Me rappelant qu'elle n'avait plus de femme de chambre, je me levai et j'allai aider maman à se déshabiller... J'étais toute contente, moi, de lui être utile!...

LE MARQUIS.

Abrége, mon enfant.

JEANNE.

Maman, était tout émue. — « Ah! ma fille, dit-elle, quelle scène affreuse!... j'ai bien cru qu'ils se battraient... »

LE MARQUIS.

Mais qui donc?... et pourquoi?

JEANNE.

C'est ce que je demandais comme vous, mon parrain. — « Qui donc ? pourquoi ? » Mais elle, maman... « Que t'importe ? » dit-elle. — « D'ailleurs, tout est fini, heureusement ! et pour sceller leur réconciliation, ces messieurs dîneront encore ensemble ici ce soir. C'est égal, je tremble encore, et j'ai bien besoin de repos ! merci !... et bonsoir, mon enfant ! »

LE MARQUIS, respirant et riant.

Eh bien, petite folle! si tout est fini!...

JEANNE.

Je le croyais! et j'avoue que je dormais bien, mais ce matin...

LE MARQUIS.

Ce matin?

JEANNE.

Ce matin, je me levai avec l'intention d'aider ma grande, qui devait en avoir de la besogne! En passant dans un couloir, où s'ouvre une porte du cabinet de papa, j'entendis une voix... que je reconnus, et... je m'en accuse, mon parrain, je m'arrêtai... et... j'écoutai. — « Vous êtes fou ! disait mon père. Moi ! vous servir de témoin contre le fils de mon client, de mon ami ! moi, père de famille ! moi, chargé de tant d'intérêts !... Je refuserais dix fois, quand même cela ne me serait pas commandé! — « Qui donc m'assistera ? disait la voix... Nous nous battons à quatre heures et d'ici là... » — « Ainsi, reprenait mon père, votre réconciliation était feinte ! » — « Pouvait-elle ne pas l'être, répondait-on, après ce qui s'est passé! Nous avons dû feindre pour ceux qui étaient là... mais vous, monsieur... » Là, mon père s'écria d'une voix pleine de chagrin. « Ah! Georges!... »

LE MARQUIS, tressaillant.

Georges! c'est avec son ami Georges que mon fils va se battre!...

JEANNE.

Taisez-vous! taisez-vous!... (Montrant la gauche.) Il est là, votre

fils! qu'il ne nous entende pas! que personne ne sache ce que je suis venue faire ici!... (Le marquis reste accablé; elle achève.) Je n'ai rien voulu dire à maman, mais j'ai été pour tout répéter à ma grande, qui est si forte!... Elle était absente, la peur m'a donné l'audace de sortir toute seule, et... me voilà!

LE MARQUIS, à lui-même.

C'est avec ce jeune homme qu'il se bat!... (Haut.) Et la cause de la querelle, la cause!... il a fallu quelque motif grave!...

JEANNE.

Je ne sais pas! mais, par bonheur, vous êtes là, vous! Songez donc! L'un des deux est votre fils, votre enfant, et l'autre...

LE MARQUIS, sans l'écouter.

Il ne sait même pas se défendre! Il y mourra!

JEANNE, avec terreur.

Qui donc?... (A part.) O mon Dieu! je perds la raison!

LE MARQUIS, toujours à lui-même très-agité et ne s'apercevant pas qu'il parle tout haut.

Mais c'est ma faute s'il ne sait pas se défendre! pauvre enfant!... Et s'il en revient par miracle?... Oh! par miracle!... ce sera pour être malheureux, puisque... celle qu'il aime, il n'a pas même de quoi la faire vivre!... par ma faute!... par ma faute! à moi qui ai dépouillé mon fils!... C'est peut-être pour moi qu'il va se battre... et qu'ai-je fait pour lui, moi? et que pourrais-je faire dans cette vieillesse de viveur où me voilà parvenu?... Vieillesse bien respectable! (Après un court silence.) Ça mais!... quel père suis-je donc?...

RUFFIN, rentrant.

M. Georges et M. Bertin.

JEANNE.

Mon père! oh! mon Dieu! mon parrain, pouvez-vous...

LE MARQUIS, qui ne l'entend même pas, s'écriant avec espoir.

Oh! Bertin a tout arrangé peut-être! (Vivement.) Fais entrer! (Ruffin sort.)

JEANNE, allant au marquis.

C'est que... je suis venue sans aucune permission, moi, et...

LE MARQUIS.

Hein? qu'est-ce que tu as?... qu'est-ce que tu dis? Tu ne peux pas venir voir ton parrain! (Il fait passer Jeanne à droite; entrent Georges et Bertin. Celui-ci va donner la main au marquis. Georges s'incline; en voyant Jeanne il a tressailli.)

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGES, BERTIN, RUFFIN.

BERTIN, apercevant sa fille.

Jeanne! (Froidement.) Vous étiez dehors seule, de grand matin, ma fille!... mais si madame Griois l'a permis!...

JEANNE.

Non, mon père; ma grande était déjà sortie, quand j'ai osé sortir moi-même; mais je rentre à l'instant... et je vous prie de me pardonner, mon père!

LE MARQUIS, à Georges.

Me direz-vous, monsieur, à quoi je dois...

GEORGES.

Oui, monsieur le marquis, mais... pardon! (Allant à Bertin et parlant à demi-voix en regardant Jeanne.) Je ne reverrai plus ma compagne d'enfance, monsieur... Voulez-vous me permettre de lui dire adieu?... ce sera pour toujours. (Bertin fait un geste d'assentiment.)

GEORGES, à demi-voix.

Jeanne, nous ne devons plus nous revoir...

JEANNE, émue.

Vous allez risquer votre vie... (Étonnement de Georges.) Je le sais!... mais Dieu peut la préserver...

GEORGES.

Alors, elle appartiendra toute à des devoirs sacrés qui me sont survenus. Mais je vivrai et je mourrai, Jeanne, en vous aimant!... Adieu!

JEANNE, d'une voix étouffée.

Adieu!... (En contenant ses larmes elle vient présenter son front à baiser à son père et au marquis.)

BERTIN.

Ruffin, reconduisez ma fille. (Elle sort avec Ruffin par le fond.)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, BERTIN, GEORGES.

LE MARQUIS, avec impatience à Georges.

Maintenant, monsieur...

GEORGES, calme et grave.

Monsieur le marquis, souvent, hier encore, vous avez laissé dire, vous avez dit vous-même, qu'une femme vous avait... dévoré une fortune.

LE MARQUIS.

C'est la vérité!

GEORGES, à Bertin.

Vous entendez, monsieur... Cette fortune, monsieur le marquis, le... sort l'a fait passer dans mes mains; M. Bertin, notre notaire à tous les deux, en est le dépositaire : M. Bertin est chargé de vous la rendre.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas.

BERTIN.

Vous avez dès ce jour, à votre disposition, monsieur le marquis, un capital de...

GEORGES, vivement.

Croyant cet argent à moi, j'ai cru pouvoir y toucher... M. Bertin doit me dire dans quelle mesure : je me suis engagé à refaire cette somme par mon travail.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas, vous dis-je! Vous ne me devez rien, monsieur ; est-ce que je vous connais, moi ! qui êtes-vous?... et quand je vous connaîtrais? je donne, moi, monsieur, je ne reçois pas.

BERTIN.

Vous vous égarez, monsieur le marquis... Il s'agit d'une restitution... qui vous est due.

LE MARQUIS.

Par qui? et qu'est-ce que vous venez me chanter, vous aussi, Bertin, vous, un homme raisonnable! et dans quel moment encore!...

BERTIN.

Mais, mon cher client...

LE MARQUIS.

Assez, Bertin! il n'y a qu'un mot qui serve! j'ai fait... Eh! pardieu! tout Paris l'a vu !... j'ai fait croquer par de jolies dents mes beaux jours, mon patrimoine, mes héritages! Finalement j'ai été ruiné par Flora...

GEORGES.

Monsieur, je suis son fils.

LE MARQUIS.

Vous!

GEORGES.

Moi.

LE MARQUIS, le regardant mieux.

Ah!

GEORGES.

Vous comprenez à présent...

LE MARQUIS.

Je commence... Mais il y a une chose que vous auriez dû comprendre tout de suite, vous, monsieur Georges...

GEORGES.

Laquelle, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

C'est qu'un homme comme moi, ne reprend jamais ce qu'il donne.

GEORGES.

Un homme comme vous monsieur le marquis, s'il ne reprend pas ce qu'il donne, ne crie pas sur les toits ce qu'il a donné, de peur qu'on ne croie plus à l'ostentation qu'à la générosité...

BERTIN.

Georges !... (Le marquis arrête Bertin du geste.)

GEORGES, continuant.

Un homme comme vous signe sa noblesse par des actes nobles... comme vous en avez fait, monsieur le marquis !... Et ce serait encore un acte noble, pour un homme comme vous, que de reprendre ici ce que vous avez donné ! parce qu'en le reprenant, vous rendriez justice à un homme comme moi.

LE MARQUIS.

Très-bien, monsieur ; j'estime votre caractère. Mais ce que vous me demandez est impossible !

BERTIN, doucement.

Non, monsieur le marquis !

LE MARQUIS, avec force.

Impossible, monsieur Bertin. (A Georges.) Brisons là !...

GEORGES.

Soit ! je ne tiens plus qu'à déclarer devant vous à M. Bertin, ce

qu'il déclarera hautement chaque fois que mon nom ou celui de ma mère sera prononcé devant lui. . c'est que la dernière fortune de M. de Saint-Géry appartient aux pauvres.

LE MARQUIS, avec un peu d'ironie.

Oh ! oh ! je vous remercie pour les pauvres et pour moi, monsieur le puritain... Mais... en voilà trop là-dessus ! Est-ce uniquement pour cette affaire que M. Bertin et vous, êtes venus ici ?

GEORGES.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Oui?... Rien n'est donc arrangé, Bertin ?

BERTIN.

Mais... en quoi?...

LE MARQUIS, s'animant.

En quoi !... (Montrant ses traits décomposés.) Mais regardez-moi donc !

BERTIN.

Vous savez...

LE MARQUIS.

Tout ! hors la cause de la querelle, que je désire connaître ?

GEORGES.

Monsieur le marquis, je vous ai insulté...

LE MARQUIS, bondissant.

Vous, monsieur !...

GEORGES, achevant.

Devant votre fils.

LE MARQUIS.

Devant... (A lui-même avec tendresse et douleur.) Mon enfant ! (Haut.) Et pourquoi monsieur Georges m'a-t-il insulté?

GEORGES, s'animant.

Parce que le comte Armand outrageait ma mère.

BERTIN, doucement.

Sans la connaître, Georges !

LE MARQUIS, allant brusquement à Georges.

Et vous voulez me tuer mon fils, vous!

GEORGES, doucement.

C'est peut-être lui qui me tuera.

LE MARQUIS, après un silence.

Georges?

GEORGES.

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Voyez, Georges, si je sais rendre justice à... un homme comme vous... (Georges le regarde et attend, il reprend à voix basse.) Armand ne sait pas se battre.

GEORGES, vivement.

Eh bien, monsieur... (Après un court silence), qu'il ne se batte pas.

LE MARQUIS.

Mais c'est impossible!

GEORGES.

Que voulez-vous donc?

LE MARQUIS.

Je veux...

BERTIN.

Expliquez-vous, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, éperdu.

Je veux... je veux... (Comme frappé d'une idée et contenant sa joie.) Ah!... mon fils est sauvé! (Haut à Georges.) Le comte de Saint-Géry a bien fait, monsieur; ah!... vous êtes le fils de la Flora! Tant pis pour vous! car cette femme-là...

GEORGES, l'arrêtant.

Je vous devine, monsieur, assez!... Vous voulez m'irriter, me provoquer, pour que, furieux, je vous prenne à l'instant pour adversaire!... non!

LE MARQUIS, en colère.

Non?

GEORGES, poursuivant.

Lorsque hier Armand flétrissait une femme, il ne savait pas que c'était au fils de cette femme qu'il parlait : Vous! qui aujourd'hui savez ce qu'il ignorait, vous auriez le triste courage d'aggraver, devant le fils, l'insulte à la mère!... Ah! monsieur le marquis de Saint-Géry! arrêtez-vous! respectez-vous!

LE MARQUIS.

Mais enfin!... ce n'est pas mon fils qui a été offensé; c'est moi. Je suis encore d'âge à venger mes injures moi-même! et en me substituant au comte...

GEORGES.

Encore faudrait-il qu'il le sût, monsieur, qu'il y consentît, qu'il vous offrît à moi pour le remplacer... sans quoi, je n'appartiens qu'à lui, et... il m'appartient.

LE MARQUIS.

Mais si j'obtiens de lui qu'il me permette de le remplacer.

GEORGES.

Essayez!

LE MARQUIS, allant à la porte de gauche et appelant.

Armand!

BERTIN, parlant bas.

Il fallait rester sur le terrain des excuses mutuelles, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Armand!

SCÈNE VII

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND.

J'allais sortir, mon pere... mais... (Il aperçoit Georges et s'arrête; à part en le regardant.) Lui ! (Haut.) Mon père, on vous a tout dit ?

LE MARQUIS.

Oui !...

ARMAND.

Pourquoi ?...

LE MARQUIS, reprenant.

Et j'ai causé avec ton adversaire, mon enfant.

ARMAND.

Pourquoi, mon père?

LE MARQUIS.

On a injurié notre honneur, Armand; notre honneur doit être vengé.

ARMAND, avec élan.

N'est-ce pas ?

LE MARQUIS, perdant déjà de son assurance.

Bien vengé !

ARMAND, même jeu.

Oh! soyez tranquille !

LE MARQUIS, s'excitant.

Pour cela, Armand, je veux te demander...

ARMAND, même jeu.

Je vous remercie, mon père, de me juger digne de notre nom. Je sais que, faible ou fort, il faut faire son devoir.

LE MARQUIS, s'excitant encore.

Armand, je veux te prier...

ARMAND, résolu.

De ne songer qu'à l'honneur!...

LE MARQUIS, faiblissant.

Armand, je veux te supplier... (Il regarde encore un instant le visage animé d'Armand, puis, lui serrant énergiquement la main.) Vous avez raison, mon fils, il faut faire son devoir.

GEORGES, se penchant vers lui.

Pouviez-vous croire qu'il accepterait ce que vous n'osez pas lui offrir ?

BERTIN, de l'autre côté, au marquis.

Revenons aux excuses !

LE MARQUIS, vivement.

Oui, Bertin ; oui, aidez-moi! (Il remonte au fond.)

BERTIN, le retenant.

Monsieur Armand, l'homme que vous avez le plus aimé après votre père...

ARMAND, montrant Georges.

C'était lui !

BERTIN.

Vous étiez aussi, vous, l'homme qu'il aimait le plus...

GEORGES, à Bertin.

Après vous.

BERTIN, à Armand.

La femme qu'il défendait contre vos paroles, songez que c'était sa mère. Aujourd'hui que vous le savez... ne pouvez-vous effacer vos paroles d'hier?

ARMAND.

Oui; si monsieur rétracte, avant tout, ce qu'il a dit ayant trait au marquis de Saint-Géry.

BERTIN.

Vous entendez, Georges.

GEORGES.

Avant que j'eusse prononcé un mot ayant trait à M. le marquis, M. le comte, voyant qu'il me blessait!... en avait déjà trop dit. Ce qu'il a dit, qu'il l'efface d'abord !

LE MARQUIS, à demi-voix.

Armand, ne sois pas plus exigeant que moi-même !

ARMAND, indigné.

« D'abord ! » quand il s'agit d'une madame...

GEORGES, impérieusement.

D'abord !

LE MARQUIS, passant à Georges.

N'en demandez pas trop, monsieur!

GEORGES, avec toute la force possible.

D'abord !

ARMAND, redescendant.

Vous êtes fou ! il faudrait être un lâche pour consentir à cela ! (Allant serrer la main de son père.) Il n'y en a jamais eu dans notre maison ! (Mettant son chapeau et allant pour sortir.) A bientôt!

BERTIN, courant après lui.

Armand ! (Armand rentre à gauche sans répondre.)

LE MARQUIS, bas à Georges et les dents serrées.

Je vous forcerai bien à m'avoir pour adversaire !

GEORGES, froidement.

Non, monsieur le marquis. (Il salue et sort.)

LE MARQUIS, le regardant s'éloigner.

Si ! si! et je le jure, tu ne tueras pas mon fils! ou tu m'auras tué avant lui... Et le temps qui passe!... que faire, Bertin?

BERTIN, à qui Georges a serré la main en parlant, s'approchant du marquis et montrant la porte par laquelle Georges vient de disparaître.

Tout ce que ce jeune homme dit ou fait à présent, c'est l'idée de sa mère qui le lui fait faire ou dire...

LE MARQUIS.

Eh bien?

BERTIN.

Il n'y a plus qu'une personne qui puisse empêcher la rencontre : c'est sa mère!

LE MARQUIS.

Flora! oui! oui!... mais... elle a disparu; où la trouver? je l'ignore, et personne ne peut le dire.

BERTIN, doucement.

Je le sais, moi!

LE MARQUIS.

Vous! (Il l'embrasse violemment.)

BERTIN.

Ah! monsieur le marquis! c'est votre fils que vous embrassez sur mon visage!... mais je vous remercie tout de même. (Ils se disposent à sortir par le fond.)

Le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME

CHEZ MADAME AUBERT

Un petit salon aux teintes grises, à l'aspect propre et froid. Il n'occupe que deux plans du théâtre et le deuxième plan est coupé obliquement de chaque côté. — A droite, deuxième plan, la porte d'entrée. Au premier plan, une autre porte. — Au fond, au milieu, une fenêtre qui laisse voir à distance la cime des arbres du Luxembourg. — Dans le pan coupé de gauche, deuxième plan, une cheminée, surmontée d'une pauvre pendule. Au premier plan à gauche, encore une porte. — Quelques rayons suspendus portant des livres ; une petite table recouverte d'un vieux tapis sur le premier plan à gauche, sur cette table un volume. — Aucun tableau sur les murailles qui sont tendues d'un papier de couleur terne. — Près de la fenêtre une table à ouvrage.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBE, domestique.

(Au lever du rideau, elle est assise près de la fenêtre, pour raccommoder du linge. Mais elle a interrompu son ouvrage, et elle parle en se détirant les bras.)

Mon Dieu ! mon Dieu. Comme je m'ennuie ! Jamais... non, jamais de ma vie, je n'ai été dans une maison si triste ! Ce serait plus gai dans un tombeau ! (On entend faire des exercices sur un piano dans la chambre à droite du spectateur.) Ah ! comme il y a longtemps que j'aurais pris ma volée, si je n'étais pas honnêtement payée !...

oui... payée, mais pas pour entendre du... (Grinçant des dents.) piano ! pas pour repriser des bas au son du... (Grinçant des dents.) piano. (Elle place la table à ouvrage au fond à gauche.) Je me ferai augmenter, moi, pour ça... Toute ma consolation, c'est la fenêtre par où je vois une allée du Luxembourg. (Le piano s'arrête.) De temps en temps je distingue un bout d'uniforme... mais si loin ! Ici personne à voir ! deux ou trois petites dindes, des élèves du... (Grinçant des dents.) piano, et c'est tout ! Jamais le visage d'un homme ! (On entend sonner violemment. Elle s'élance vers la porte de droite, renversant sa chaise pour aller ouvrir, et s'écriant.) Je crois pourtant qu'en v'là un ! (On entend de nouveau le piano. Laissant la scène un instant vide, Barbe ramène madame Griois.)

SCÈNE II

MADAME GRIOIS, BARBE.

MADAME GRIOIS, allant tout de suite s'asseoir, à gauche ; près de la petite table.)

Vertugadin ! ils peuvent compter, vos quatre étages...

BARBE.

Si madame veut s'asseoir ?...

MADAME GRIOIS.

C'est bien, ma fille ! merci ! (Tout en soufflant.) Et réjouie, la maison ! comme un vieux cloître ! Madame Aubert, s'il vous plaît ?...

BARBE.

C'est ici, madame.

MADAME GRIOIS.

Bon ! Elle est chez elle ?...

BARBE.

Mon Dieu, oui, madame ! occupée à donner une leçon de... (Grinçant des dents.) de piano.

MADAME GRIOIS.

Bon ! Je vais attendre. (Le piano s'arrête. Après un silence, en regardant Barbe.) Au fait, pendant que j'y pense !... Dites donc, ma fille ?

BARBE.

Madame ?...

MADAME GRIOIS.

Je suis en route depuis ce matin pour chercher des domestiques. J'en ai trouvé ; mais il faut que j'attende... qu'ils aient pris des renseignements sur moi, sur ma maison... Est-ce que vous n'auriez pas quelque payse à placer ?...

BARBE.

Mon Dieu, madame, j'aurais... j'aurais moi.

MADAME GRIOIS.

Vous quitteriez donc madame Aubert ?

BARBE.

Mon Dieu, oui.

MADAME GRIOIS.

Pourquoi ?

BARBE.

Je m'ennuie...

MADAME GRIOIS.

Ah !!! est-ce possible ! pauvre fille ! ça fend le cœur ! Et comment donc ça, malheureuse enfant ?

BARBE.

Dame !... vivre avec une femme seule, qui ne voit personne, toujours malade...

MADAME GRIOIS.

Madame Aubert ?

BARBE.

Oh ! ça n'y paraît guère ! mais pour malade, elle l'est... Maladie

de cœur ! le médecin l'a dit, quand il est venu pour ne plus revenir, puisque, suivant lui, il n'y a rien à faire. Si l'on était riche, je me consolerais encore, mais c'est pas pour s'amuser qu'on donne des leçons de... (Grinçant des dents.) de piano! (A elle-même) Pour amuser qui? mon Dieu! — Quand nous avons quitté l'autre logement... (vu qu'il n'y a qu'un mois que nous sommes ici, rue Notre-Dame des Champs...) Il y a eu du tirage pour payer deux termes arriérés! parce que les leçons, l'été, ça donne moin,s ce qui vous met en retard! Mais figurez-vous bien que c'est elle, madame, qui a voulu déménager, car il se trouvait que le propriétaire était un ancien domestique à elle...

MADAME GRIOIS, se levant et allant à la cheminée.

Tiens! c'est drôle! Mais ça peut se voir; ça se verra!

BARBE.

Et quand cet homme est venu lui-même pour toucher ses termes, il a reconnu madame, et il a dit que si elle voulait rester pour rien, ça le flatterait... Mais elle... qu'elle n'a pas voulu, aimant mieux vendre différentes choses et s'en venir ici.

MADAME GRIOIS.

Mais elle ne doit pas avoir beaucoup de leçons dans ce quartier?...

BARBE.

Elle ne veut pas en changer... une manie!... Et jugez, madame, si c'est ça une place pour une pauvre jeunesse...

MADAME GRIOIS.

Qui n'a pas de maladie de cœur!

BARBE.

Ni envie d'en avoir! de manière que si madame voulait me prendre...

MADAME GRIOIS, se rasseyant à droite.

Qu'est-ce vous savez faire?...

BARBE.

Oh! ça, madame le verra bien; seulement j'aurais mes petites

habitudes. Je voudrais ma sortie le dimanche, et toutes les six semaines un congé de huit jours, avec un petit endroit dans la maison pour recevoir s'il me vient du monde.

MADAME GRIOIS.

C'est tout.

BARBE.

Pas de chien, pas d'enfant, pas d'oiseaux, pas de... (On entend le piano. Grinçant des dents.) de piano !... et mon café au lait le matin...

MADAME GRIOIS, l'arrêtant.

Oui, mais c'est que... nous demeurons au premier, nous, rue de Tournon, et votre chambre serait au quatrième...

BARBE.

Tant mieux !

MADAME GRIOIS.

C'est que... c'est un peu haut pour que je vous monte votre café au lait le matin !...

BARBE.

Madame voudrait...

MADAME GRIOIS, la regardant en face.

Gueuse !

BARBE.

Mon Dieu ! je ne force personne à me prendre ! je ne suis pas sur le pavé... La leçon va finir, je vais à mon ouvrage ; (Elle remonte se dirigeant vers la gauche.) mais... je prie madame... de ne pas répéter à madame ce que j'ai pu dire sur...

MADAME GRIOIS.

Non ! non ! soyez tranquille, vous avez un peu bavardé : Mais vous ne sèrez pas pendue pour ça ! (Barbe sort par la gauche, la suivant des yeux.) Tu le mériterais, coquine !

SCÈNE III

MADAME GRIOIS, puis ARMAND.

MADAME GRIOIS, un instant seule; elle va prendre sur la petite table le livre oublié; elle l'ouvre et lit le titre, en s'assyant.)

« *L'Imitation*... » Ah!... est-ce exprès qu'on laisse là ce livre? Mais s'il ne vient vraiment personne!...

ARMAND, entrant de la droite, l'air étonné.

Que veut dire ce changement!

MADAME GRIOIS, se retournant.

Tiens! mon petit comte Armand!

ARMAND.

Madame Griois! ici!

MADAME GRIOIS, toujours assise.

Oui, mon garçon! et vous?... moi je viens chercher des leçons de piano pour...

ARMAND.

Ici! mademoiselle de Preuves s'est mise à donner des leçons de piano!

MADAME GRIOIS.

Qu'est-ce que c'est que ça, mademoiselle de Preuves?...

ARMAND, un peu froissé.

Çà, c'est la digne fille du baron de Preuves, chez qui nous sommes.

MADAME GRIOIS.

Mais nous ne sommes pas chez le baron de Preuves.

ARMAND.

Comment!

MADAME GRIOIS.

Pas du tout! Vous vous trompez d'étage!...

ARMAND.

Non pas!

MADAME GRIOIS.

Ou bien... attendez donc!... Combien y a-t-il que vous êtes venu ici?...

ARMAND, impatient.

Deux mois.

MADAME GRIOIS.

C'est cela... Depuis un mois, mon enfant, il y a ici de nouveaux locataires.

ARMAND.

Ah! je ne pourrai pas même lui dire adieu!

MADAME GRIOIS, étonnée.

Adieu!

ARMAND, se relevant vivement et allant pour sortir.

Je vous laisse, madame. (Mélodie sur le piano dans la coulisse.)

MADAME GRIOIS, se levant et le retenant.

Armand! vous voulez donc partir?...

ARMAND.

Oui.

MADAME GRIOIS, allant à lui.

Et quand cela?

ARMAND.

Mais... demain, je ne sais!... bientôt enfin!

MADAME GRIOIS.

Pour aller?...

ARMAND.

Ah!... où l'on voudra. J'ai résolu de me faire soldat si...

MADAME GRIOIS; elle ramène par la main Armand sur l'avant-scène.

Si?... (Armand se tait.) Armand? (Il se tait encore.) Ah! quel caractère!... (Reprenant vivement, tandis que pour la leçon de piano, la mélodie continue.) Sois donc autrement que ça avec moi, mon garçon!... Est-ce que j'ai l'air méchant, voyons! je t'ai vu grand comme ça, moi! je t'ai acheté des billes, des pétards, l'histoire des naufrages. J'ai vu croître tes défauts ; je les aime. . Et tu ne serais qu'un niais, toi, si tu ne savais pas reconnaître que la maman Griois est une bonne femme. (Armand, toujours impatient et fiévreux, jette un coup-d'œil à la pendule. Se retournant vers madame Griois, il lui prend les mains qu'il serre dans les siennes, elle continue d'un ton plus attendri.) Tu vois, je te dis tu, et ça n'offense pas ta seigneurie. C'est que tu le sens bien, que je suis bonne! qu'est-ce qu'une femme peut être à quatre-vingts ans? Avec ça, elle paraît belle jusqu'à la fin. C'est si facile d'ailleurs d'être bon! et c'est si bon!... Profite donc de ça, mâtin! ouvre-moi ton cœur!

ARMAND.

Oui, oui, vous saurez tout, chère madame Griois, mais...

MADAME GRIOIS.

Dis maman Griois, va! je suis vieille, mais une femme eût-elle cent cinquante ans, ne se lasse jamais de s'entendre dire « maman. » J'ai élevé trente-neuf enfants, moi, en comptant mon Georges... veux-tu qu'avec toi ça m'en fasse quarante? (Entrée de madame Aubert, qui accompagne une jeune fille, jusqu'à la porte du deuxième plan à droite. La jeune fille sort, madame Aubert descend la scène.)

ARMAND.

Oui, chère bonne-maman Griois... Mais nous ne pouvons causer maintenant, je ne sais même pas chez qui nous sommes...

MADAME AUBERT, doucement.

Vous êtes chez moi, Monsieur : madame Aubert. (Elle est vêtue d'une longue robe peignoir, en soie, de couleur sombre.)

SCÈNE IV

ARMAND, MADAME AUBERT, MADAME GRIOIS.

ARMAND, saluant pour se retirer.

Excusez-moi, madame!... (A madame Griois.) A bientôt, (Saluant madame Aubert.) madame...

MADAME GRIOIS, le retenant.

Restez! — Madame, monsieur m'accompagne; et je ne crois pas qu'il y ait indiscrétion..,

MADAME AUBERT, avançant des siéges.

Que monsieur veuille bien s'asseoir.

ARMAND, à part.

Mais l'heure approche et je veux revoir Blanche!...

MADAME GRIOIS, à elle-même, en regardant madame Aubert de côté.

J'ai déjà vu cette femme-là! (Haut, après que madame Aubert s'est assise ainsi qu'Armand.) Madame, depuis quelques jours je cherchais une maîtresse de piano pour ma fille... (Se reprenant.) pour ma petite-fille! (Se reprenant encore.) pour mon arrière-petite-fille! On a bien voulu vous indiquer à moi.

MADAME AUBERT, saluant.

Je m'en félicite.

MADAME GRIOIS, d'un autre ton.

Mais... madame... est-ce que nous ne nous sommes jamais rencontrées?...

MADAME AUBERT, dissimulant un peu d'inquiétude.

Je ne le pense pas...

MADAME GRIOIS.

Oh! si! si!... Je ne pourrais dire où je vous ai vue, mais plus je vous regarde, et plus je me souviens de vos traits!... à moins que... Enfin, peu importe! (Madame Aubert respire.) Comme on ne

saurait prendre trop d'informations sur les personnes qu'on reçoit, quand on veut les bien recevoir ; et comme on ne saurait réunir trop de garanties de moralité, quand il s'agit d'une jeune fille, j'ai voulu, madame, venir causer avec vous.

MADAME AUBERT.

Je ne peux que vous approuver, madame, et... je me mets à vos ordres...

MADAME GRIOIS, faisant un bond.

Ah ! je me souviens ! oui ! je peux dire maintenant où je vous ai vue !...

MADAME AUBERT, plus inquiète.

Moi, madame !

MADAME GRIOIS.

Où j'ai cru vous voir, plutôt ! car je reconnais en même temps que ce n'était... (Regardant bien en face madame Aubert qui fait effort pour rester calme.) que ce ne pouvait être qu'une ressemblance.

MADAME AUBERT, balbutiant.

Ah ! vous croyez, madame, vous pensez...

ARMAND, à madame Griois.

Il est assez bizarre que, moi aussi, j'aie déjà vu madame.

MADAME AUBERT, à part.

O mon Dieu !...

MADAME GRIOIS.

J'y suis très-bien, moi ! quoiqu'il y ait déjà longtemps ! Nous étions à l'Opéra, en famille. J'occupais le devant de la loge avec ma petite-fille. Sa fille Jeanne, ma Jeanne, qui grandissait déjà, avait absolument voulu se mettre derrière nous, avec son père. A peine nous a-t-il installés, lui, il nous quitte... Une affaire ! L'opéra commence... — C'était le *Prophète*. Au second acte, nous entendons claquer la porte de la loge à côté, restée vide jusque-là ; puis, nous voyons s'étaler sur le velours un superbe bras blanc et nu, qu'un gros bouquet sépare des nôtres. En se penchant un peu, on

pouvait voir à qui ce bras appartenait. Je me penche, moi, et je vois... oh! une admirable femme. Madame, elle vous ressemblait. Oh! beaucoup! seulement, elle était plus... bien plus forte, plus gaie, plus vivante, plus...

MADAME AUBERT, d'un ton suppliant.

Plus jolie, n'est-ce pas ?

MADAME GRIOIS.

Eh bien, oui! plus jolie...

MADAME AUBERT, à part.

Suis-je sauvée?...

ARMAND, à madame Griois.

Mais qu'y aurait-il d'extraordinaire à ce que ce fût bien madame:.. (Saluant madame Aubert.) que vous ayez rencontrée à l'Opéra?

MADAME GRIOIS.

Mais on a bientôt vu ce que c'était que cette femme!... Elle n'avait pas seulement les bras... nus, mais les épaules aussi, mais... Enfin, si elle avait eu un cœur, je crois qu'on l'aurait vu battre! Elle fut bientôt reconnue des élégants de la salle. De ces hommes, il n'y en avait pas un qui ne méprisât cette femme, cela se voyait bien! Il n'y en avait pourtant pas un qui ne parût très-fier quand elle lui faisait l'aumône d'un sourire. Après ça, vous me direz : les hommes sont si bêtes!

MADAME AUBERT.

Quel supplice!

MADAME GRIOIS.

Je vous demande cent fois pardon, madame, d'avoir pu croire un instant que cette femme, c'était... Mon excuse, c'est une ressemblance telle... qu'en vous voyant...

ARMAND.

Moi, je suis sûr de mon souvenir.

MADAME AUBERT, tâchant de sourire.

Vous, monsieur? vraiment!

MADAME GRIOIS,

Ah!... Toi!...

MADAME AUBERT, à part.

Cette torture ne finira donc pas!...

ARMAND.

J'étais en promenade au Luxembourg, avec... (A madame Griois.) avec Georges. Nous étions depuis un instant dans la pépinière, quand nous aperçûmes, assise en face de nous, madame... habillée ainsi, ou à peu près. Elle regardait jouer des enfants, et ce spectacle l'absorbait. Quand elle releva la tête, ses yeux tombèrent par hasard sur nous, sur Georges, veux-je dire : car madame ne regarda que lui... et si longtemps que (je m'en accuse) je le félicitai sur son innocente bonne fortune... Enfin, madame se leva et s'éloigna rapidement.

MADAME AUBERT.

C'est vrai. J'avais cru, moi aussi, reconnaître quelqu'un. Mais, comme madame, je me trompais.

MADAME GRIOIS.

Vous m'en voulez?

MADAME AUBERT, allant à elle.

Non. J'ai été confondue trop de fois avec la... la malheureuse dont vous parlez, pour m'étonner même de votre erreur. J'ai dû finir par savoir qui elle était, cette femme... Elle est morte.

MADAME GRIOIS et ARMAND.

Morte!

MADAME AUBERT.

Oui. Morte après sa beauté, après sa folie, après tout ce qui la faisait enviée et méprisée... Morte enfin tout entière dans la pauvreté, la solitude, l'abandon...

MADAME GRIOIS, à part.

Pauvre femme!

ARMAND.

Vous la plaignez donc?

MADAME GRIOIS.

Oui! J'ai appris... — c'est bien le moins qu'à mon âge on ait appris quelque chose... — qu'il faut faire de sa conscience une bégueule pour soi-même, une sœur de charité pour les autres. (Rapprochant sa chaise.) Mais revenons à l'objet de ma visite. (Ils se rasseyent.)

MADAME AUBERT, à part.

Je respire...

MADAME GRIOIS.

Comme je vous le disais, il s'agit d'une jeune fille et des conditions de moralité désirables... (Brusquement.) Avez-vous eu des enfants, madame?

MADAME AUBERT.

Non! Mais je sais... oh! je sais bien ce qu'on doit désirer, vouloir, exiger, pour une jeune fille, dès qu'on la met, fût-ce pour une heure, hors des mains maternelles. Je sais comment on doit les veiller, ces âmes qui s'ouvrent, et qu'un souffle peut troubler! ces plantes délicates dont un rayon trop vif peut mettre en danger les fleurs... Je sais avec quelle vigilance jalouse et cachée, il faut écarter le mot, le regard, le geste, l'objet, la pensée... qui pourraient laisser une ombre sur ces fronts purs! Confiez-la-moi donc sans crainte, madame, cette enfant qui préoccupe votre sollicitude!... Vous me la faites aimer déjà, et elle m'attire par je ne sais quel charme inconnu!

ARMAND.

Oh! votre élève vous aimera, madame.

MADAME AUBERT.

Je l'espère. (Achevant.) Mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas?... vous ne me renverrez pas, si... — quand je serai aimée de mon élève, — si par instants mon cœur se fait illusion, si ma bouche se trompe, si je me laisse entraîner alors à la douceur de dire : « Mon enfant! mon enfant! » (Elle se lève.)

MADAME GRIOIS, brusquement et se levant aussi.

Pourquoi donc dites-vous que vous n'avez pas eu d'enfant, madame? Vous êtes mère, ma chère amie, vous êtes mère.

MADAME AUBERT.

Non! non !! non !!! Mais j'aurais tant voulu pouvoir l'être !...

ARMAND, qui s'est aussi levé.

Madame Griois ne vous fera pas l'injure de pousser ses questions plus loin, madame.

MADAME GRIOIS.

Non certes!... Et, bien qu'on m'accuse d'être trop économe, d'être même un peu... avare, ce n'est pas avec une femme comme vous, madame, que je chicanerai sur le prix !

MADAME AUBERT.

Je vous remercie, madame.

ARMAND.

Moi aussi.

MADAME GRIOIS.

Voyez-vous ça ! (A madame Aubert.) Vous commencerez vos leçons, si vous le voulez bien... demain.

MADAME AUBERT.

Demain.

ARMAND, saluant madame Aubert.

J'ai dû vous paraître indiscret, madame, mais vous me pardonneriez, si vous pouviez savoir ce que vous m'avez fait un instant oublier.

MADAME AUBERT.

Monsieur !

ARMAND.

Madame, j'ai l'honneur de vous assurer de tout mon respect...

MADAME GRIOIS, prenant le bras d'Armand comme pour s'en aller, et revenant.

Et moi qui ne vous dis pas où vous devez venir!... Prenez note : chez M. Bertin.

MADAME AUBERT, qui ouvrait le tiroir de la petite table à gauche, se retournant.

Notaire ?...

MADAME GRIOIS.

Oui, vous le connaissez?...

MADAME AUBERT, éperdue.

Moi !... non, non...

MADAME GRIOIS.

Eh bien, chez M. Bertin. (Fausse sortie, elle va prendre son manchon sur la cheminée.)

MADAME AUBERT, à part.

Je verrais Georges, là ! je le verrais !. . (Avec désespoir.) Mais M. Bertin ne permettra pas... Ah ! c'est trop à la fois ! (Elle tombe presque évanouie sur la chaise qui est près de la petite table de gauche.)

MADAME GRIOIS, revenant.

Eh bien !... mais... qu'a-t-elle donc ?...

ARMAND.

Elle s'évanouit.

MADAME GRIOIS.

Ah ! mon Dieu ! Ai-je mon flacon?... oui. (Elle le fait respirer à madame Aubert.)

MADAME AUBERT, revenant à elle.

Je vous demande pardon, madame ! mais je suis toujours un peu souffrante, et... sujette à ces sortes de crises... Cela n'a pourtant rien de grave et... (Elle veut se lever.)

MADAME GRIOIS.

Ne vous dérangez pas ! nous vous laissons ! Soignez-vous, et à demain.

MADAME AUBERT, à elle même.

Oh ! je le verrais !

MADAME GRIOIS.

A demain.

MADAME AUBERT, haut.

Oui, oui... à demain!

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGES, venant de la porte de droite.

MADAME GRIOIS, reculant d'un pas.

Georges !

MADAME AUBERT, à part et chancelant.

Georges !

ARMAND, contrarié.

Encore lui! (Madame Aubert éperdue remonte vers le fond à gauche, hors de la vue de Georges.)

MADAME GRIOIS.

Qui t'amène ici, toi?

GEORGES.

Vous le saurez, madame... Oh! vous ne m'en voudrez pas.

MADAME GRIOIS.

A tantôt, Georges! Tu sais qu'on t'attend avec lui... Çà mais! vous ne vous dites donc rien ?...

GEORGES, avançant la main avec contrainte à Armand.

Bonjour, Armand.

ARMAND, de même.

Bonjour, Georges.

MADAME GRIOIS.

A tantôt, Georges! (Elle sort par la droite.)

GEORGES, à demi-voix.

Votre père veut se battre à votre place.

ARMAND, de même.

Oh!... il faut empêcher cela!...

GEORGES.

Comment?

ARMAND, élevant la voix involontairement.

Avançons notre rendez-vous d'une heure.

GEORGES, de même.

Soit! à trois heures alors!

ARMAND.

A trois heures! (Il rejoint madame Grlois.)

SCÈNE VI

MADAME AUBERT, GEORGES.

GEORGES, regardant le salon où il se trouve.

Quel silence! Tout est pauvre, froid, presque misérable!... Dieu soit loué! Mais elle? elle!... (Elle est à deux pas de lui, derrière lui, et, les bras tendus vers lui, elle veut l'appeler; mais l'émotion lui ôte la voix et elle ne peut prononcer le nom qui est sur ses lèvres. Il se retourne, il la voit défaillir; il court à elle et la reçoit dans ses bras.)

MADAME AUBERT, tombant assise sur la chaise qui est près de la petite table à gauche.

Georges!... vous savez donc?

GEORGES, avec élan.

Ah! appelez-moi votre enfant... J'attends ce mot-là depuis que je suis au monde!

MADAME AUBERT, l'embrassant follement.

Mon enfant! mon enfant! (Avec un cri d'orgueil dans sa tendresse.) Mon fils!...

GEORGES, très-doucement et comme en s'écoutant lui-même avec ivresse.

Ma mère! ma mère! (La serrant dans ses bras les yeux fermés.) J'ai ma mère!...

MADAME AUBERT, s'arrêtant soudain.

Pourquoi donc, tout d'un coup, plus de bonheur que dans toute ma vie ? .. Est-ce que je vais mourir ? (Elle se lève.)

GEORGES, lui fermant la bouche avec sa main.

Silence !

MADAME AUBERT, prenant cette main et la baisant.

Non, n'est-ce pas, oh ! non ! je ne vais pas mourir !... Mais, mon enfant, vous m'avez donc reconnue, là ?...

GEORGES.

Je vous avais déjà vue. D'abord, quand j'étais élève à Sainte-Barbe, j'étais presque sûr de retrouver toujours, là où nous allions en promenade, une femme, sévèrement vêtue. J'avais fini par la remarquer... j'avais fini par aimer son visage doux et triste : c'était vous !... Mais qui m'eût dit !... La dernière fois que je vous vis, c'était au Luxembourg...

MADAME AUBERT.

Oui... vous étiez avec le jeune homme qui accompagnait cette vieille dame... Il est votre ami, n'est-ce pas, ce jeune homme ?... Il faut bien l'aimer ! il s'est souvenu du Luxembourg, et m'a saluée avec une bonté, avec un respect...

GEORGES, il se lève.

Lui !... ah !... (A part, avec un sourire amer.) Lui !... et bientôt...

MADAME AUBERT, à elle-même, en le regardant.

Il se tait !... Il se détourne de moi !... Qu'a-t-il ?... qu'ai-je donc dit ?... Ah ! j'ai parlé de... de respect... et la mémoire lui est revenue peut-être ! C'est mon juge !... Je n'ose plus le regarder !... s'il allait regretter d'être venu ? s'il allait me fuir. (Criant comme s'il la fuyait en effet.) Georges ! (Il se retourne et revient vers elle... Elle reprend d'un ton suppliant.) Georges, vous m'avez embrassée, mais j'ai besoin d'être pardonnée... (Elle s'incline.)

GEORGES, la redressant, et impétueusement.

Taisez-vous ! taisez-vous ! Vous êtes ma mère ! c'est tout ce

que je sais, tout ce que je vois, tout ce que je veux : vous êtes ma mère ! C'est à moi qu'il faut pardonner de ne pas vous avoir voulue, cherchée, trouvée plus tôt. Mais je vous ai, je vous garde, je vous aime! Jamais un mot, une allusion, un souvenir ! Je nierais tout. Rien n'est vrai avant le moment où je vous ai embrassée. Vous n'avez vécu qu'ici, dans cette sainte pauvreté !... et moi... oh ! moi, c'est votre premier baiser qui m'a vraiment donné la vie ! Dites-moi encore : Mon fils! embrassez-moi ! aimez-moi, commandez-moi ! et pour vous aimer, pour vous obéir, pour vous faire revivre, comptez sur moi ! Vous êtes ma mère !...

MADAME AUBERT, pleurant, et folle de joie.

Ah ! comme Dieu est bon ! (Tressaillant.) Mais c'est un bonheur trop grand !... je suis épouvantée ! (Elle passe à droite.)

GEORGES.

Calmez-vous ! calmez-vous ! calme-toi !

MADAME AUBERT, ravie, et doutant.

Comment ?

GEORGES.

Calme-toi !

MADAME AUBERT.

J'avais donc bien entendu ! Oh !... Georges, j'ai souffert !... Mais cette caresse de ta voix... (Brusquement.) Chose étrange ! Voilà seulement que je viens de l'entendre, ta voix... et je l'ai reconnue ! Mais non ! cela n'a rien d'étrange ! c'est comme ta bonté ; cette bonté divine que tu me prodigues là, crois-tu qu'elle m'étonne ? Non ! je la reconnais... comme ta voix ! Mais parle donc, toi ! parle encore, mon Georges ! Dis-moi tes projets, tes espérances, dis-moi... Dis moi tout ce que tu voudras... pourvu que j'entende mon fils !...

GEORGES, allant chercher une chaise à gauche.

Eh bien ! ma mère, je vous apprendrai de grandes nouvelles qui nous intéressent tous les deux. (Il s'assied près d'elle.) D'abord, ma mère, je suis pauvre... (Mouvement de madame Aubert.) Oui, l'argent confié à M. Bertin pour m'aider à me faire ma place dans la vie, je ne l'ai plus ; j'ai même contracté des dettes...

MADAME AUBERT.

Mais...

GEORGES.

Pardon, ma mère, ne m'interrompez pas en ce moment ! ce que je viens vous dire est certain, ce qui doit s'ensuivre est irrévocable. Écoutez-moi donc, comme si nous n'avions à nous deux qu'une conscience, et comme si elle nous parlait. J'ai fait de bonnes études... je suis licencié en droit, je peux me dire avocat ; j'ai même commencé mon stage. Bientôt je plaiderai. En attendant, et pour que je gagne quelque argent, M. Bertin va me faire travailler chez un avoué. C'est le meilleur des hommes, M. Bertin ! Je m'éloigne de sa maison, mais il me garde près de son cœur... je suis sûr, ma mère, que vous m'approuvez.

MADAME AUBERT.

Oui ! oui !... D'ailleurs, vous êtes le maître, mon fils... Nous nous verrons...

GEORGES, vivement.

Matin et soir ! nous demeurerons ensemble, ici même, si cela se peut, l'un près de l'autre ! — Quand je saurai gagner ma vie... notre vie, dans la noble profession d'avocat, nous quitterons Paris.

MADAME AUBERT.

Ah ! (Lui prenant brusquement la tête et l'embrassant) Que je te remercie !

GEORGES.

Vois-tu comme nous nous comprenons ! Alors, nous irons vivre n'importe où ! pourvu qu'il y ait un tribunal et des causes cependant ! Tu ne donneras plus de leçons alors, non ! mais tu resteras musicienne, et le soir, pour me reposer des fatigues du palais et me faire oublier les tristesses que l'avocat voit de si près, tu me joueras du Beethoven.

MADAME AUBERT, doucement et avec un peu d'orgueil.

Je joue bien.

GEORGES.

Ah !

MADAME AUBERT.

Je jouerai mieux.

GEORGES.

Tu approuves donc toujours ! j'ai donc bien fait de te chercher, de te trouver !... ah ! j'y ai eu du mal !... Mais ce que je veux, il faut que cela soit ! (Plus bas et tendrement.) Et je veux te rendre heureuse... (La voyant se lever.) Ma mère ! qu'as-tu douc ?

MADAME AUBERT.

Rien ! rien, mon enfant ! Cela m'arrive de temps en temps !... Tiens, c'est passé ! mais je ne suis pas forte, vois-tu... et j'ai toujours peur... qu'un jour... tout d'un coup...

GEORGES.

Ma mère !

MADAME AUBERT.

Ah ! si c'est la volonté de Dieu, je le veux bien aussi... maintenant... maintenant ! ! !

BARBE, paraissant à gauche.

Madame, c'est un monsieur très-bien qui demande à vous voir...

MADAME AUBERT.

Est-ce qu'il n'a pas dit son nom ?

BARBE.

Si madame, c'est M. le marquis de Saint-Géry. (Georges et sa mère tressaillent en même temps et se regardent.)

MADAME AUBERT.

Dites... que je ne reçois pas, que je ne reçois jamais.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant.

Je le sais bien, madame, je le sais bien... Aussi, je prends le parti d'entrer quand même.

MADAME AUBERT.

Monsieur !

GEORGES, à part.

Le marquis ! attendons. (Il sort par la première porte de droite en fermant violemment la porte. Le marquis à ce bruit fait un mouvement.)

LE MARQUIS, à part.

Est-ce bien Flora ? quel changement ! (A Barbe.) Laissez-nous donc ! (Barbe sort par la deuxième porte à droite.)

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, MADAME AUBERT.

LE MARQUIS.

Enfin, chère... madame, me voici près de vous ! Ce brave Bertin croyait savoir votre adresse ! Ah ! bien oui !... Mais pardon ! il me semble que j'ai fait fuir quelqu'un, et...

MADAME AUBERT.

Fuir ? non ! c'est mon fils qui n'a pas voulu vous voir.

LE MARQUIS, essayant d'être gai.

En ce moment ! car nous nous connaissons beaucoup, et je l'estime... infiniment ! (A part, en regardant la droite.) Il est là ; fort bien ! je n'ai rien à craindre tant qu'il sera là ! (Haut, après avoir regardé Flora pendant un silence.) Marie !

MADAME AUBERT, l'interrompant froidement.

Dites « madame Aubert. »

LE MARQUIS.

Je dirai : « mon amie, » et vous le permettrez à une amitié respectueuse et fidèle... Cette visite vous contrarie... vous froisse, mon amie. Tout à l'heure... vous m'en remercierez.

MADAME AUBERT.

Probablement, monsieur le marquis ; quand vous m'aurez dit ce qui me vaut l'honneur de...

LE MARQUIS.

Çà mais ! vous donnez donc des leçons, à ce que je viens d'apprendre... des leçons de piano ! quelle idée !

MADAME AUBERT.

Une idée qui me nourrit, monsieur. Quelques années encore après que j'eus confié mon fils à M. Bertin, j'ai rêvé... — obéissant à je ne sais quels sentiments mêlés de dévoûment et d'infamie !... — j'ai rêvé d'augmenter la fortune de mon fils... Dieu ne le permit pas. On ne lutte qu'un temps avec l'excès. Un jour je tombai terrassée. C'était à la campagne, j'y restais... J'y fis une longue et ruineuse maladie. Quand je fus guérie, guérie... des effets ! non de la cause... j'avais perdu pour toujours, avec ma santé première, la beauté qui m'avait faite folle et coupable.

LE MARQUIS

Pauvre Flora !

MADAME AUBERT.

Je ne veux pas qu'on me plaigne !... Le peu qui me restait s'était perdu, durant ma maladie, dans je ne sais plus quelle spéculation. Je n'aurais pas été demander à M. Bertin de rien reprendre pour moi au capital de mon fils. Je ne voulais pas même tenter de recommencer une vie... — dont les vrais responsables ne sont peut-être pas les femmes, monsieur le marquis ! — J'eus le bonheur de songer à tirer parti de mon talent... voilà tout.

LE MARQUIS.

Pauvre Flora !

MADAME AUBERT.

Mais je ne suis pas à plaindre ! Comprenez donc ! Ici, dans ces murs... qui rayonnent aujourd'hui !... mon fils est venu !... Il est venu, il est là ! Ah ! monsieur, quelle âme ! Il a toutes sortes de grandeurs, mon fils !... mais surtout il est bon !... Il sait tout ! et il ne se rappelle rien, rien ! tant sa clémence est douce !... Il est bon comme Dieu !... Il m'accable ! et je suis heureuse... Ah !...

comme si j'avais mérité le ciel sur la terre!... Allez-vous enfin me dire, monsieur le marquis, ce que vous venez faire au milieu de ce bonheur-là ?...

LE MARQUIS.

Je viens... je viens révéler un danger à une femme... dont je sais maintenant le courage.

MADAME AUBERT.

A moi!

LE MARQUIS, continuant.

Je viens vous dire... que... que votre fils va se battre.

MADAME AUBERT, suffoquée.

Mon fils!

LE MARQUIS.

Oui, aujourd'hui! mais il est encore temps de tout sauver.

MADAME AUBERT, faisant un mouvement vers la droite.

Il est là, par bonheur! il est là! (S'arrêtant et à elle-même.) Je comprends! au moment d'une rencontre, il n'a pas voulu risquer de mourir, sans avoir embrassé sa mère... O mon Georges!... Mais comment se fait-il?... (En attachant sur le marquis des yeux pleins de doute.) Et... vous avez voulu venir vous-même! (Brusquement avec un regard profond.) Pourquoi?

LE MARQUIS, balbutiant.

Mais pour prévenir un malheur, ne devais-je pas?...

MADAME AUBERT.

Oh! je vous remercie! mais... vous m'avez cherchée pour cela! (Appuyant.) vous-même! vous! qui jamais n'aviez tenté de me revoir depuis notre séparation! vous! léger, insouciant, oublieux!... vous que je connais si bien! (Brusquement.) Pourquoi doit-il se battre, mon fils?

LE MARQUIS.

Parce que... parce qu'on a offensé sa mère.

MADAME AUBERT.

Et vous vous occupez de ces choses-là, vous! ce n'est pas naturel.

LE MARQUIS.

Il n'est pas naturel que je...

MADAME AUBERT, avec force.

Non!... Enfin, l'adversaire de Georges, c'est?...

LE MARQUIS, éclatant.

Ah! c'est trop de contrainte à la fin! l'adversaire de Georges, c'est le comte Armand de Saint-Géry.

MADAME AUBERT.

Lui! (A part.) Justice de Dieu! (Haut). C'est donc pour lui que vous avez eu peur!

LE MARQUIS.

Eh bien, oui! Car je suis léger, insouciant, oublieux, vous l'avez dit : mais j'aime mon enfant... je l'aime!... comme je ne croyais pas pouvoir aimer! et pour empêcher ce duel, je suis venu. Pour l'empêcher... je risquerais mes derniers jours! je me battrais à la place d'Armand, je le tuerais, ce Georges!...

MADAME AUBERT, grand cri.

Vous!!! (Prenant la main au marquis, l'attirant vers la droite et lui montrant la porte de l'autre main en parlant d'une voix basse et frémissante.) Entrez donc là, provoquez-le donc! tuez-le donc! C'est votre fils.

LE MARQUIS, saisi.

Lui! lui! Georges!... Allons donc! (Cherchant ses mots.) Mais... (Il pose son chapeau sur la table.) mais si... si Georges eût été mon fils, ne me l'auriez-vous pas dit autrefois... (Il s'assied à gauche.)

MADAME AUBERT, très-grave.

Je vous l'ai dit, monsieur le marquis. Je vous l'ai dit alors que cet enfant allait naître. Mais je ne méritais pas d'être crue, je n'étais digne d'aucun droit et vous m'avez répondu comme aujourd'hui... « Allons donc! » Je me suis tue, je ne vous ai jamais reparlé de votre fils, et je l'ai fait élever... de mon mieux. Vous le connaissez, vous l'estimez... il est là.

LE MARQUIS, d'une voix basse.

Georges est mon fils?

MADAME AUBERT, la main étendue.

Sur sa vie et sur son honneur, je le jure.

LE MARQUIS, se levant.

Mais, ils sont sauvés tous les deux alors! je n'aurai qu'à leur dire : Vous êtes...

MADAME AUBERT, lui saisissant la main.

Ah! merci!

LE MARQUIS, agité.

Et comme, grâce à Dieu! leur rendez-vous n'est que pour quatre heures...

MADAME AUBERT, cri de terreur.

Pour quatre heures!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous?

MADAME AUBERT.

Ah! c'est horrible!... là, tout à l'heure, ils se sont vus; et sans savoir que je les entendais, moi, qui ne pouvais me douter de la portée de leurs paroles!... ils ont avancé leur rendez-vous d'une heure!

LE MARQUIS, regardant la pendule, avec épouvante.

C'est donc à trois heures...

MADAME AUBERT.

Mais puisque Georges est là... (Elle va à la première porte de droite, en appelant.) Georges! (Silence.) Georges! Georges! (Silence. Elle entre. Au même instant, la domestique reparaît par la porte du fond.)

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il?

MADAME AUBERT, reparaissant par la deuxième porte de droite, et avant que Barbe ait eu le temps de répondre.

Il est parti! (Avec égarement.) Il est parti, monsieur!

BARBE.

Ce jeune monsieur, n'est-ce pas? Il a passé par le corridor, et m'a donné ce billet au crayon pour madame.

MADAME AUBERT, le lui arrachant et lisant.

« Ma mère, si vous ne me revoyez pas ce soir, c'est que j'aurai été forcé de partir subitement. Ne m'accusez pas, et aimez toujours votre fils qui mourra en vous bénissant... » (Laissant échapper le papier.) Ah! (Elle tombe sur un siége, suffoquant.)

LE MARQUIS, se penchant vers elle.

Marie! (Se redressant aussitôt.) Non! (A Barbe.) Je vous la confie... (S'élançant vers la porte en criant comme un fou.) Il faut les retrouver! Il faut les retrouver!

MADAME AUBERT, elle se redresse. Avec des efforts douloureux, elle tâche de se remettre, de se souvenir. Au moment où tout lui revient et comme elle regarde à la pendule, trois heures sonnent. Avec un cri poignant.

Ah! il arrivera trop tard! (Elle tombe à la renverse.)

(Le rideau baisse.)

ACTE QUATRIÈME

CHEZ M. BERTIN.

Le salon du premier acte, disposé et éclairé comme la veille. C'est le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BERTIN, MADAME GRIOIS.

(Au lever du rideau, madame Bertin est étendue sur la causeuse à gauche, les yeux fermés.)

MADAME GRIOIS, entrant par le fond.

Ah ! tu es là, madame Bertin !

MADAME BERTIN, tressaillant.

Ah !...

MADAME GRIOIS.

Tu souffres ?...

MADAME BERTIN, comme à l'agonie.

Ah !... une migraine !...

MADAME GRIOIS.

Et je t'ai réveillée, moi ! Tu dormais ! Il fallait donc le dire !... Je te croyais dans l'anxiété à cause de notre dîner. Rassure-toi, le dîner marche, avec ces deux... gardeuses d'oies que j'ai racolées. (S'arrêtant.) Tu n'y es pas. (A part.) Elle n'y est jamais ! Mais au fait !

je ne t'ai pas dit... (Elle va près de madame Bertin et s'appuie sur le canapé.) Figure-toi que je m'en revenais ici avec le comte Armand... (S'interrompant.) Il m'a même un peu plantée là, mon nouveau fils!... Nous passions devant un bureau de diligence, il en arrivait une, je ne sais plus d'où, toute petite, la dernière diligence!... Une idée me prend... Je regarde descendre les voyageurs. (Elle revient en scène.) J'avise deux grosses filles, l'air ahuri, la bouche ouverte, rouges .. comme des œufs de Pâques, crevant de santé!... et je me dis que, de gré ou de force... il faut... (Regardant madame Bertin dont les yeux se sont refermés.) Mais te voilà repartie! bonsoir. Je te laisse dormir. (Elle va vers la droite.)

MADAME BERTIN.

Moi! Est-ce que je dors?... je souffre trop!

MADAME GRIOIS.

Toi, ma fille!... qu'as-tu donc?...

MADAME BERTIN.

Ce que j'ai!... ce que j'ai!... mais je me meurs!

MADAME GRIOIS, tranquillement.

Ah! oui! ta migraine, oui. Ma chère, c'est que tu as faim.

MADAME BERTIN.

Moi!... Est-ce que je mange?...

MADAME GRIOIS.

Mais non!... Jamais!... qu'est-ce que je dis donc!... Si bien! qu'elles sont aux fourneaux, mes deux grosses bécasses! elles en font cuire d'autres... Je leur apprends l'économie et l'art de faire une cuisine grasse avec très-peu de beurre... Mais c'est bientôt l'heure de dîner. A-t-on vu le marquis, que ton mari a prévenu lui-même?

MADAME BERTIN.

Je ne l'ai pas vu.

MADAME GRIOIS.

Pourvu que nos jeunes gens soient exacts! Je veux qu'il soit bon, le dîner! Gai surtout! J'ai une idée, moi, pour fêter la

réconciliation, et pour empêcher Armand de partir. Voilà assez longtemps que je ramasse des épingles et que je rogne un peu sur tout. Voilà plus de quarante ans ! c'est assez Ce soir, je casse ma tirelire, et je partage une fortune entre mes derniers enfants : Jeanne, Georges, Armand aussi, pour qu'il puisse épouser...

LA VOIX DE JEANNE, au dehors.

Par ici, s'il vous plaît !... madame.

MADAME BERTIN, arrangeant ses coussins.

Ah ! si du moins je pouvais mourir ! vous seriez débarrassés.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME AUBERT ET JEANNE.

(Madame Aubert paraît calme. On doit pourtant deviner dans ses traits et sa voix son émotion et ses angoisses.)

JEANNE.

Maman, c'est cette dame que ma grande a été voir pour des leçons de piano...

MADAME GRIOIS, saluant.

Madame Aubert... je croyais que nous étions convenues de ne commencer que demain.

MADAME AUBERT.

Oui, oui, en effet... demain ; mais je... je passais devant cette maison, et... une certaine impatience de voir ma nouvelle élève... Pardonnez-moi !...

MADAME GRIOIS.

Comment donc ! (A madame Bertin.) Laure, dites à madame qu'elle est la bienvenue.

MADAME BERTIN, se soulevant à peine

Madame !... (Bas à madame Griois.) Je suis sans forces et vous me brisez !

MADAME GRIOIS, à madame Aubert et à Jeanne.

Causez donc, faites connaissance; moi, il faut que je voie à ceci, à cela et... et à tout le reste !... (Elle sort par le fond.)

JEANNE, à madame Bertin.

Tu souffres, maman ?...

MADAME BERTIN, toujours sur le canapé.

Oui, ma fille, mais je sais souffrir. Ne me fais pas parler cependant : à chaque mot que je prononce je crois que mes nerfs vont éclater.

JEANNE.

Pauvre maman !

MADAME BERTIN.

Va ! va ! reçois cette dame.

MADAME AUBERT, qui regarde partout épiant tous les bruits, à part.

Il n'est pas ici...

JEANNE, revenue à madame Aubert.

Moi aussi, madame, je ne vous attendais que demain. Mais je suis contente de vous voir... Il me semble que nous nous plairons, madame. Je l'espère, je le veux... car vous avez l'air bon (je ne suis pas méchante, moi !...) et vous êtes triste. Pour la première fois de ma vie, moi aussi je suis triste, bien triste, bien...

MADAME AUBERT.

Bien inquiète peut-être ?...

JEANNE.

Oui ! oh ! oui !... cela se voit donc ?...

MADAME AUBERT, haut.

C'est indiscret à moi, n'est-ce pas ? d'arriver dans un moment où... l'on attend peut-être quelqu'un... (Vivement.) On attend quelqu'un, n'est-ce pas ?...

JEANNE.

Oui !...

MADAME AUBERT.

Deux jeunes gens, peut-être?... qui sont en danger?...

JEANNE, montrant sa mère.

Silence!... silence!...

MADAME AUBERT, à part.

Elle tremble autant que moi!... Ah! elle aime un des deux.

JEANNE.

Que savez-vous donc, madame? Oh! vous pouvez me le dire..

MADAME AUBERT, haut.

Je sais... ce que le hasard m'a révélé, mademoiselle!... ce qui eût alarmé tout autre cœur que le mien... Tantôt, devant moi, M. Armand de Saint-Géry et M. Georges... se sont rencontrés, ils se sont parlé... Sans le vouloir alors, j'ai appris...

JEANNE.

Rien n'était donc arrangé! mon père n'avait donc rien pu!...

MADAME AUBERT.

Voilà ce qui m'a donné le courage d'accourir ici, chez M. Bertin... chez M. Bertin!... que je tremble de voir paraître!...

JEANNE.

Mon père!... Ah! vous ne le connaissez pas...

MADAME AUBERT.

Je sais enfin que M. le marquis de Saint-Géry est allé se jeter entre ces jeunes gens, lui! qui... (Se contenant.) Mais ils devraient être ici à cette heure!... Ils y sont peut-être!... Ou bien on a de leurs nouvelles... Que je sache quelques nouvelles!... et je pars... Oh! je pars!... (Elle remonte.)

JEANNE, la faisant redescendre.

Non! non! restez, je vous en prie, madame!... pour soutenir ma force, pour me dire d'espérer!... (Allant à madame Bertin.) Maman, chère maman.

MADAME AUBERT, à part.

Lequel des deux aime-t-elle?...

JEANNE, dissimulant son trouble.

Personne n'est arrivé, dis, chère maman ?... Tu n'as vu personne ?... ni M. Armand ?

MADAME BERTIN.

Non.

JEANNE.

Ni M. Georges ?...

MADAME BERTIN, se levant.

Non ! Ah ! dites-moi, Jeanne ?... Quand il va venir, soyez bien avec lui !... nous le désirons, M. Bertin de Briard et moi...

JEANNE.

Oui, maman.

MADAME BERTIN.

Vous pouvez l'aimer désormais, vous le devez même !... Votre père et moi, nous nous sommes mis d'accord là-dessus.

JEANNE.

Oui, maman. (A elle-même.) Ah ! qu'il revienne donc !... (Haut.) Il vous aimera, allez ! autant que je vous aime !... Pauvre Georges ! n'êtes-vous pas déjà sa mère !... (A elle-même.) O Georges !... arrivez donc !...

MADAME AUBERT, à part.

C'est lui qu'elle aime !

MADAME BERTIN.

Quoi, Georges ?... nous parlons d'Armand !...

JEANNE.

Ah !

MADAME BERTIN.

Mais, c'est trop pour moi... Je me fatigue, je me tue... (Se levant.) Permettez que je vous laisse !... Restez, vous, causez, au revoir ! (Elle entre à droite.)

SCÈNE III

JEANNE, MADAME AUBERT, puis BERTIN et MADAME GRIOIS.

MADAME AUBERT, à part.

Elle aime Georges!... son cœur bat avec le mien!...

JEANNE, à madame Aubert.

Vous restez, n'est-ce pas?

BERTIN, entrant du fond à droite et avant d'avoir vu personne.

Eh bien, dine-t-on bientôt, maman?...

MADAME GRIOIS.

J'espère bien que nos convives ne vont plus tarder... En les attendant, il faut, M. Bertin, que je te présente la maîtresse de musique de Jeanne : madame Aubert...

BERTIN, stupéfait, en regardant celle-ci.

Madame...

MADAME GRIOIS, sans s'arrêter.

Une personne très-estimable que je recommande à ton bon accueil... et qui a déjà fait, je crois, la conquête de ta fille!

JEANNE.

Oui, vraiment!... J'aime déjà madame, comme si... (Elle va pour embrasser madame Aubert.)

BERTIN, l'arrêtant.

Jeanne!...

MADAME GRIOIS, bas à Bertin de l'autre côté.

Laisse donc, mon garçon!... Je te dis que je connais cette dame: aussi noble que malheureuse!...

BERTIN, regardant toujours madame Aubert, qui tient son front baissé.

Ah! vous croyez!... (Éloignant Jeanne.) Mon enfant, laisse-moi causer un peu avec madame, moi aussi. Va rejoindre ta mère va!... (Sortie par le pan coupé à droite.)

SCÈNE IV

BERTIN, MADAME AUBERT, MADAME GRIOIS.

MADAME GRIOIS.

Quoi donc, Bertin?... C'est vous qui agissez de la sorte avec madame!... cela ressemble à un affront dont j'ai ma part!...

BERTIN, se récriant.

Vous!

MADAME GRIOIS.

Enfin, que signifie cela?...

BERTIN.

Demandez-le à madame elle-même... (En se retournant vers madame Aubert, madame Griois la voit tombée à genoux.)

MADAME GRIOIS.

Que vois-je! (La redressant.) J'ai peur de comprendre... (Comme frappée de la vérité.) Ah! cette ressemblance... ce n'était donc pas une ressemblance! Cette femme qui tantôt pâlissait en m'écoutant... c'était donc... c'est...

BERTIN.

C'est... c'est Flora!

MADAME GRIOIS.

La mère... de Georges!...

BERTIN, animé.

Flora! dont le fils est venu troubler le cœur de mon enfant... Flora, chez moi!... dans ma famille!... Flora! que ma fille allait embrasser!...

MADAME GRIOIS, après avoir longuement regardé madame Aubert.

Mon ami, j'ai appris tantôt chez madame... j'ai appris à n'en pas douter, que Flora était morte... Mon ami, il faut pardonner aux morts.

MADAME AUBERT, se levant.

Laissez, madame!... laissez monsieur me repousser, me chasser

s'il le veut, c'est son droit, c'est peut-être son devoir?... (A Bertin.) Mais vous venez tard, monsieur!... Il n'y a plus de place dans mon âme pour une nouvelle douleur!... Je me suis dépouillée de tout; j'ai perdu ma santé, ma place partout, et tout en travaillant... j'ai connu la misère... J'avais un fils! par respect pour lui, par honte de moi-même, je renonce à ses embrassements et je m'apprête à mourir dans l'isolement, dans l'abandon, dans l'horreur de ma vie perdue... Est-ce assez?... Non! Dieu ne le veut pas!

MADAME GRIOIS.

Calmez-vous! calmez-vous!

MADAME AUBERT, s'animant.

Aujourd'hui, je le revois, mon fils... je le revois... pour l'aimer, l'admirer, l'adorer pendant un instant... un instant d'extase, de larmes pures, de paradis!... il m'échappe!... et sans doute, je ne l'embrasserai plus jamais!... (Bertin la regarde.) Vais-je mourir alors?... Est-ce assez?... Non! J'apprends qu'en sortant de mes bras, il est allé risquer sa vie; et je vais peut-être lui survivre, moi!... moi, lui survivre!... Est-ce assez?... Non! Celui qui m'apporte cette terreur, c'est le père de Georges! et c'est avec son fils à lui que le mien va se battre!...

MADAME GRIOIS et BERTIN.

Dieu!...

MADAME AUBERT, sans s'arrêter.

Et il est trop tard pour l'empêcher! Et en ce moment même, pendant que nous sommes là, anxieux et impuissants! le frère tue le frère peut-être!

BERTIN, éperdu.

Ce n'est pas possible!...

MADAME AUBERT, allant toujours.

Oui, oui!... en ce moment! (Reprenant avec désespoir en se tournan vers Bertin.) Eh bien, monsieur! est-ce assez! Inventez donc mieux que cela pour me punir... je vous en défie!... Vous n'atteindrez jamais aux expiations qui sortent de la faute même! Vous ne frapperez jamais aussi fort que la vie.

MADAME GRIOIS.

En ce moment!... Ah! (A madame Aubert.) Pauvre femme!...

MADAME AUBERT.

Et ce n'est pas assez... madame!.. non! pas encore! car je suis venue troubler l'air honnête qu'on respire ici! Et il me chasse, ce père de famille, il a peur de moi, il a raison!... Et pour savoir si mon fils est vivant ou mort, c'est dans la rue que je vais attendre, et c'est là que je mourrai, là!...

BERTIN, écoutant.

Silence!... voici quelqu'un... (Il court vers le fond avec madame Griois.)

MADAME AUBERT, seule sur le devant et se cramponnant à la causeuse.

Je n'ose regarder!... qui va entrer?... que vais-je apprendre?...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE MARQUIS, en désordre, brisé, épuisé, vieilli.

MADAME GRIOIS et BERTIN, ensemble.

Eh bien?...

LE MARQUIS.

Eh bien?... (Silence, il reprend avec désespoir après les avoir regardés.) Ah! j'avais voulu me faire croire que je les trouverais ici!... et... ni l'un ni l'autre?... non?...

BERTIN, abattu, il remonte vers la porte.

Non.

MADAME AUBERT, tombant assise sur la causeuse, à elle-même.

Ni l'un ni l'autre!

LE MARQUIS, qui l'aperçoit, avançant dans le salon d'un pas indécis.

Ah! vous êtes là! Au fait, où seriez-vous, pauvre femme!... Vous souffrez, n'est-ce pas? (Étouffant.) Moi aussi, moi aussi!... (A madame Griois.) C'est sa mère, à Georges!... oui!... Elle tremble pour lui, voyez-vous!... Moi, je tremble pour tous les deux, car...

(Plus bas avec une terreur mystérieuse.) ce sont mes enfants ! tous les deux !... Oui ! oui !... Mais Armand! mon Armand ! si noble ! si brave, si indulgent pour moi ! si je le perdais, Dieu puissant !... C'est à trois heures qu'ils se battent... Quelle heure est-il ? Il est... (Montrant la pendule.) Je ne vois plus clair. . Depuis ce matin, j'ai vieilli de dix ans! Après tout, un coup d'épée n'est pas toujours mortel... Il faut se dire ça !... Et ils vont arriver, n'est-ce pas, ma belle amie?... Madame Bertin, comment va-t-elle?... Ils vont arriver !... ah ! j'ai été partout ! partout !... je n'en puis plus ! On a sonné, je crois?

MADAME GRIOIS, le forçant doucement à s'asseoir à droite, tandis que Bertin va regarder au fond.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, à Bertin qui revient.

Non?... Ah ! mon ami, mon ami !... vous êtes heureux, vous !... Madame Bertin, comment va-t-elle? (Madame Griois remonte ; brusquement.) Ah! maintenant !... pour empêcher ce duel, pour les voir là, encore là, tous les deux, comme hier ! je donnerais... ma vie pardieu.

MADAME GRIOIS, avec compassion à madame Aubert immobile.

Madame !...

MADAME AUBERT, d'une voix grave.

Laissez-moi prier !...

LE MARQUIS, continuant.

Où donc est Jeanne? Elle aimait Georges !... Est ce qu'on ne sonne pas? (Il se lève, Bertin fait signe que non.) Ils me disaient un jour... Nous nous aimons comme deux frères ! Quand ces choses-là vous reviennent... (Il pleure.) C'est donc le dernier amour, l'amour des enfants ! Eh bien, je ne l'avais pas, moi ! voilà qu'il s'éveille !... (Il s'arrête accablé.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ARMAND et GEORGES, puis MADAME BERTIN et JEANNE.

(Au milieu de la torpeur qui pèse sur chacun, Armand et Georges, s'appuyant l'un sur l'autre, paraissent au fond. Au seuil du salon ils s'arrêtent, et, avant qu'on ait

pu les voir, d'un regard ils embrassent la scène. Puis Armand se dirige vers madame Aubert, en même temps que Georges vers le marquis.

ARMAND.

Nous venons de chez vous, madame, j'avais à vous demander pardon de... (Musique à l'orchestre. Madame Aubert entend sans comprendre. Elle relève lentement la tête et regarde Armand d'un œil qui ne voit pas.)

GEORGES, de son côté.

Monsieur !...

LE MARQUIS, le reconnaissant.

Lui! lui! lui!!! ah! Caïn!... (Il tombe à la renverse, se cachant le visage avec horreur.)

MADAME AUBERT, se redressant au cri du marquis.

Georges!... (Georges vient tomber dans ses bras.)

ARMAND.

Mon père! mon père! je suis là!... mon père! c'est moi! (Il se jette aux genoux de son père.)

LE MARQUIS, ouvrant les yeux et parlant d'une voix faible.

Toi! oui! oui! c'est toi... (vivement.) Et lui? Georges?... (Armand le lui montre : il fait un mouvement vers lui et s'arrête.)

MADAME GRIOIS.

Tous les deux! le compte y est!

LE MARQUIS, qui en tenant la main d'Armand ne cesse plus de regarder Georges.

Lui aussi! tous les deux! je les vois!... (A Armand.) Mais... comment?...

ARMAND.

Nous nous sommes battus, mon père. (Mouvement.) Oui! nous avons eu d'abord ce courage... et même notre sang a coulé... Oui! mais, ne tremblez donc plus: nous voilà. Vous m'aviez appris, mon père, qu'il faut avoir toujours les yeux dans les yeux de son adversaire; eh bien!... nous nous regardions! Mais se regarder quand on s'est bien aimé, c'est se souvenir, c'est s'aimer encore! Songez donc à vous défendre alors! songez donc à vous tuer! Je

ne savais pas ce que je faisais, moi! mais lui non plus, nous étions de force! et... et nous nous battions... A un certain moment, voilà nos yeux pleins de larmes... et nous nous arrêtons ensemble : nous n'y voyions plus! Il faut recommencer pourtant! Mais, en vérité! nous ne pouvions pas, nous ne pouvions pas! On eût dit qu'une main invisible écartait nos épées et les faisait retomber inertes. Quel silence alors! on ne se regardait pas, on avait peur! Et quel courage il fallait pour relever son arme, en sentant que jamais on ne s'était tant aimé!... Tout à coup, en même temps, nous voyons du sang sur nos mains, à nos poitrines. . nous nous étions blessés sans le savoir, sans le sentir. Ah! tout est dit alors! Qu'on ne nous en demande pas plus! Nous jetons là nos épées, et suffoquant, épuisés, nous tombons dans les bras l'un de l'autre, confondant notre sang, nos embrassements, nos larmes. (Le marquis veut parler et ne le peut, madame Griois essuie ses yeux, Bertin contient ses larmes, Flora lève au ciel ses mains jointes.)

GEORGES, s'avançant vers le marquis.

Quand nous pouvons parler, c'est pour nous écrier, ensemble, spontanément, sans nous entendre, que nous allons courir demander pardon, lui à ma mère, moi à M. de Saint-Géry. C'est, en arrivant, ce que nous avons voulu faire... C'est ce que je fais. Je vous ai offensé, monsieur le marquis, pardonnez-moi!

LE MARQUIS, très-ému.

Taisez-vous, mon enfant! vous êtes... vous êtes un brave enfant, (Il l'embrasse.) dont je suis fier! que j'aime... et... qui m'aimera, n'est-ce pas?

GEORGES.

Monsieur le marquis !... (A cet instant, madame Aubert, qui écoutait avidement le marquis, gagne la porte du fond ; avant de disparaître, elle se retourne pour regarder Georges encore une fois.)

MADAME GRIOIS, qui l'a suivie des yeux, allant pour avertir Georges.

Georges!

MADAME AUBERT, l'arrêtant.

Silence! (Parlant aussi pour M. Bertin.) Vous l'aimez tous... peut-être voudrez-vous qu'il soit heureux, et... Je suis l'obstacle, moi ;

mais l'obstacle n'existera pas longtemps! Flora est morte... (Portant la main à sa poitrine oppressée.) madame Aubert se meurt... Adieu!... (Regardant Georges.) Adieu! (Elle va pour sortir.)

MADAME BERTIN, arrivant de la deuxième porte de droite, accompagnée de Jeanne, arrête madame Aubert au passage.

Comment! nous quitteriez-vous, madame! ah! je le regretterais.

JEANNE, avec bonheur.

Georges! Ah! (Elle va à son père.)

MADAME BERTIN, continuant.

Je vous ai fait un pauvre accueil, là, tout à l'heure, je souffrais tant!

MADAME AUBERT.

Madame!

MADAME BERTIN.

Mais, ma migraine a disparu, c'est à n'y rien comprendre.

MADAME GRIOIS, à part.

En voilà du fruit nouveau!

MADAME BERTIN.

Bonsoir, messieurs.

LE MARQUIS, s'avançant.

Madame!

BERTIN, s'avançant vers le marquis, et à demi-voix.

Monsieur le marquis, je suis chef de famille, et ce qui se passe chez moi n'est point ordinaire. Quelle fin peut avoir ceci? Il ne faut pas que la tranquillité de ma famille soit compromise, et la dignité de chacun doit être sauvée.

LE MARQUIS.

Mes amis, hier, je vous eusse demandé la main de Jeanne pour le comte Armand de Saint-Géry, me l'auriez-vous accordée?

BERTIN.

Oui, monsieur le marquis. (Mouvement d'effroi chez les jeunes gens.)

LE MARQUIS.

Je vous suis reconnaissant du prix que vous attachez à mon alliance. Aujourd'hui, monsieur Bertin, j'ai l'honneur de vous demander votre fille en mariage pour mon second fils, Georges de Saint-Géry, que je reconnais comme tel et que je suis bien heureux de pouvoir vous présenter. (Surprise et joie de Georges.)

ARMAND, bas au marquis, après un instant d'étonnement.

Bien, mon père !

LE MARQUIS.

M'accordez-vous ma demande ?

BERTIN.

Oui, monsieur le marquis.

JEANNE, venant à lui.

Oh! merci!

GEORGES, allant à madame Aubert, bas et avec expression.

Ma mère! je ne veux pas de surprise! il faut qu'on sache!

MADAME AUBERT, bas à Georges, et avec résolution.

Tu as dit que tu m'obéirais! Accepte... voilà ta famille. Je le veux.

MADAME BERTIN, venant prendre Georges par la main et le conduisant vers sa fille.

Mon fils!...

MADAME AUBERT, à part, et prête à gagner le fond.

Ah! que les honnêtes femmes sont heureuses!

(Tableau. — Le rideau baisse.)

FIN

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.